

# Elie BARTHABURU

La famille Barthaburu est originaire de Charritte-de-Bas en Soule, près de Mauléon. Son arrivée à Saint-Palais date de la fin du XIXe siècle. Ce passage de la Soule à la Basse-Navarre explique, peut-être, en partie, les variations de l'orthographe du nom : le plus souvent, Barthaburu ; parfois, Bataburu ; à partir de l'arrivée à Saint-Palais, assez souvent, Barthabure. Phonétiquement, en Pays de Soule, le « U » reste « U », par assimilation à l'ancien « Ü ». Dans les deux autres provinces du Pays Basque Nord, le Labourd et la Basse-Navarre, le « U » se prononce souvent « OU », et parfois « E », en fin de mot. Est-ce là l'explication de l'écriture BARTHABURE longtemps portée au-dessus du magasin familial de Saint-Palais, comme en témoigne une photo prise dans les années 1920 ?

**Jean Elie Grégoire BARTHABURU** est né à Saint-Palais le 25 août 1893, fils de Louis Grégoire Barthaburu, commerçant à Saint-Palais, et de Marie Etcheverry, née à Arnéguy. Il est le troisième d'une fratrie de 4 enfants : Thérèse, Antoine, Elie et Léopold.

Les 3 frères Barthaburu, Antoine, Elie et Léopold, débutent leur scolarité à l'école communale de Saint-Palais où ils ont pour maître d'école Monsieur Esprabens\*, de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui devient un grand ami de leur père. Les enfants des deux familles nouent naturellement eux aussi une profonde amitié : plusieurs photos réunissent Elie Barthaburu, Jean-Pierre, Marie et Anna Esprabens.

Ils continuent leur formation secondaire au lycée de Bayonne. A l'instar de Cyrano de Bergerac, tous trois sont alors réputés avoir un appendice nasal peu commun : cela leur vaut les surnoms de « *Piton 1* », « *Piton 2* », et « *Piton 3* » !

Leur professeur d'Histoire et Géographie, **Louis Colas\***, participe avant la guerre à la publication de divers fascicules sur l'histoire du Pays Basque. Enseignant de grande qualité, il est très apprécié par ses élèves et leurs familles, et c'est ainsi qu'il devient un grand ami des Barthaburu de Saint-Palais. En décembre 1914, apprenant la blessure d'Elie, il lui écrit une lettre où il analyse avec une étonnante acuité les difficultés que vit l'Europe.

Bachelier (mathématiques élémentaires) en juillet 1912, Elie prépare à Bordeaux le concours d'entrée à l'Institut Agronomique de Paris : en juillet-août 1914, il vient de terminer la première année de ses études supérieures quand éclate la guerre.

Fin février 1919, il reprend ses études à l'Institut Agronomique de Paris. Son premier poste dans les Services de l'Agriculture à Soissons le ramène trop près des champs de bataille où il vient de souffrir. Il signe rapidement un engagement avec une société chargée d'aménager des territoires agricoles à Mazagan, au Maroc, entre Rabat et Mogador (l'actuelle Essaouira). En 1922, il part en Afrique Occidentale Française, au Soudan Français (actuel Mali), où il devient Chef des Services Agricoles de l'Office du Niger que l'Ingénieur Béline est en train de créer. En décembre 1940, il rédige ainsi son « curriculum vitae » :

<i>Août 1919 – février 1920 :</i>	<i>Adjoint au Chef de Canton agricole de</i>
<i>Soissons (régions libérées)</i>	
<i>Avril 1920 – décembre 1921 :</i>	<i>Emploi privé. Compagnie Générale du Maroc,</i>
<i>à Mazagan et Rabat.</i>	
<i>Mai 1922 – juin 1924 :</i>	<i>Emploi privé. Mission du Niger à Ségou,</i>
<i>Soudan français : vérification des avant-projets d'irrigation de la vallée du Niger.</i>	
<i>Juin 1924 – juin 1940 :</i>	<i>Ingénieur Agronome contractuel auprès du</i>
<i>Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française :</i>	
<i>A/ juin 1924 – avril 1926 :</i>	<i>Service Général des Textiles</i>
<i>B/ avril 1926 – décembre 1929 :</i>	<i>Chef du Service Agronomique du Coton</i>
<i>(Ségou, Soudan Français)</i>	
<i>C/ décembre 1929 – janvier 1933 :</i>	<i>Chef du Service Agronomique des Régions</i>
<i>Tropicales (Ségou)</i>	
<i>D/ janvier 1933 – juin 1940 :</i>	<i>Chef du Service Agronomique de l'Office du</i>
<i>Niger (Ségou).</i>	

Comme ses frères et sœur, Elie est très attaché à la propriété familiale d'Etsetoa qu'il évoque plusieurs fois dans ses lettres. Il se marie le 15 décembre 1934 avec Béatrix Magendie, de Pau, et décède à Saint-Palais le 18 décembre 1944.

### Extraits des carnets et des lettres

#### **1<sup>er</sup> carnet, vendredi 4 septembre 1914 :**

*Depuis Juvisy, tout le monde cherche Paris. Les Basques voudraient voir la Tour Eiffel : leur espoir est déçu. Certains poilus qui connaissent Paris pérorent au milieu ; entre autres, Chiquito : quelle gourde !*

#### **1<sup>er</sup> carnet, samedi 5 septembre 1914 :**

*On voit passer de nombreux convois de malheureux qui fuient devant les Allemands : ils disent venir du côté de Soissons. C'est triste !*

*On se fait raconter la campagne : eux rient maintenant en parlant des balles et des obus. Au loin, lueurs de villages en feu : les Allemands en ont été chassés dans la journée. Ca a dû chauffer terriblement car on a entendu tonner le canon toute la journée. Les appels d'hommes dans le grand silence de la campagne ; le bruit des pioches et pèles creusant des tranchées ; les récits de combats ; le canon ; au loin, les villages en feu : tout cela me remue et c'est alors seulement que je me fais réellement à l'idée qu'on est en guerre. Quelle chose terrible ! Que de misères vues en 2 jours, et pourtant nous n'avons pas vu le feu ! ....*

#### **Lettre, samedi 5 septembre 1914 :**

*Je viens de manger : singe, patates, café. En somme, je suis bien lesté ! Tout le monde est de bonne humeur. Sur tout le parcours, surtout hier, on nous a fait un accueil épatant.*

#### **1<sup>er</sup> carnet, dimanche 6 septembre 1914 :**

*J'ai été visiter le village : l'église était démolie, le clocher à moitié par terre, et le toit n'existe plus. C'est là la première vision de guerre que j'ai, et elle me laisse triste.*

*Nous passons dans des champs où l'on s'est battu. Il reste des chevaux morts, enflés, déjà à moitié décomposés, des selles, des jambières d'Uhlans. Cela me rend joyeux car c'est le premier signe bien net de la retraite des Allemands.*

*Pendant une halte, passent 4 prisonniers allemands : je les regarde passer avec curiosité en même temps qu'avec dégoût. Ce sont donc là ces gens qui ne reculent devant aucun crime ! Ils semblent tranquilles. L'un mâche un brin de paille et semble presque nous narguer. Les brutes ! S'ils savaient toutes les haines qu'ils font naître, toutes les malédictions qui depuis 1 mois les accompagnent ! S'il leur restait encore un peu de sentiment, continueraient-ils à se conduire comme des criminels ? !*

*Nous avons campé près d'un village : la Chapelle-Véroque. On mange : on fait la soupe, le café, on va chercher de la paille pour dormir. Comme cette vie de grand air me plairait si on n'avait pas au bout la menace d'un combat ! On se dispute pour un rien, on crie, on se débrouille, puis on cause, on fume tranquillement, et ensuite, bien entouré de paille, on dort à la belle étoile. A ce moment, je me sens content.*

*Nous traversons le village : cela fait pitié à voir. Toutes les maisons sont saccagées, pillées ; les contrevents, les lits, les tables, tout est brisé. A travers les fenêtres, on voit dans plus d'une maison, sur les tables, les reliefs d'un festin allemand, verres, plats, etc., tout laissé en désordre. Ils savent profiter, les voyous ! Que leur importe de semer la ruine s'ils peuvent profiter un instant ! Les habitants sont presque heureux : ils revoient enfin les pantalons rouges, et le cauchemar du teuton est pour eux fini ! Sans doute, ils ont tout perdu, mais ils espèrent maintenant une bonne vengeance. Aussi, ils nous saluent gaiement : « Allons, les gars, bon courage ! Il aurait fallu venir hier. Bonne chance ! ». Et ils nous donnent de l'eau, pas autre chose : ils n'ont plus rien ; mais ils se disputent pour nous servir.*

*Je suis tranquille : je n'arrive pas, malgré tout, à me rendre compte de l'importance de ce moment.*

**1<sup>er</sup> carnet, mardi 8 septembre 1914 :**

*Une note comique que je relève en même temps qu'Antoine : certains d'entre nous prétendent voir les Allemands fuir ; d'autres demandent : où ? Et pour donner à son explication toute sa valeur, un basque dit : « Vois-tu là-bas, sur le haut, un bois ? Eh bien, c'est juste dans le « esquin ».*

*Même au milieu de tout ce fracas, il ne me semble pas que nous allons nous battre. Pourquoi ? C'est que, je ne sais trop pourquoi, je m'étais figuré qu'au cours d'une bataille on voyait l'ennemi. Or, ici, rien ! La campagne est tranquille, le canon tonne, mais pas un Allemand en vue.....Tout d'un coup, deux obus allemands éclatent au-dessus d'une ferme à côté de nous. Je viens pour la 1<sup>ère</sup> fois d'entendre le sifflement d'un obus allemand, et un frisson me passe dans le dos. Il faut voir à ce moment tous les hommes se coucher, sac sur la tête ! On commence à avoir peur.....Je suis triste, et je me rends compte de toute l'horreur des combats. Est-il possible qu'à notre époque on oblige des hommes, pleins de vie, pleins de santé, à se tuer entre eux ? Que c'est bête, criminel ! Et tout ça par la volonté d'un homme : d'une brute plutôt !*

*Je n'ai jamais eu l'impression d'être engagé dans une grande bataille, parce que je ne voyais pas les troupes qui se battaient ; mais j'ai cru plutôt que nous étions quelques hommes, une centaine, contre un petit poste allemand. Cela ne m'a pas du reste empêché de passer par toutes les phases de l'émotion, depuis la crainte jusqu'à la peur la plus intense.*

**1<sup>er</sup> carnet,** *Le lendemain, mercredi 9 septembre 1914, on se réveille de bonne heure, sous l'émotion du combat. Les nouveaux arrivés sont tous comme moi, et trouvent que c'est effrayant. On marche et on passe dans les villages qui ont été bombardés : maisons brûlées, saccagées. C'est très triste. On fait la grande halte, et on apprend que les Boches ont fui au-delà de la Marne. Cela nous rend contents, et le soir on est très gai au cantonnement. On est persuadé de la victoire rapide.*

**1<sup>er</sup> carnet,** *Le jeudi matin 10 septembre 1914,*

*On va aux Roches, sur une hauteur au-dessus de la Marne : vue très jolie sur Château-Thierry et la campagne environnante..... On peut acheter du vin : on est très gai. On se couche vers 11h après avoir longuement blagué. Nuit excellente dans une petite baraque.*

**Lettre** *arrivée à St-Palais le vendredi 11/9/14*

*Toujours au même endroit dans l'attente d'ordres. Sommes toujours bien.*

**1<sup>er</sup> carnet, samedi 12 septembre 1914 :**

*Sur le plateau, avec ce temps gris, cette pluie et devant nous au loin tout plat, je crois être dans les montagnes des Pyrénées du côté de Burguette. La journée ressemble à une de ces journées d'automne ou d'hiver au Pays Basque. La campagne est très triste, et sous la meule que nous avons faite pour nous abriter de la pluie, je rêve longtemps. Je suis loin de me croire en guerre. Depuis 2 jours, ce me semble être un rêve et je me dis bien des fois que nos parents ont tort de nous plaindre. Pourtant, il pleut toujours, et bientôt on est mouillé : comme on goûterait alors le plaisir d'être au coin d'un bon feu, ayant bien dîné !! Et rien à manger, pas de feu ! Alors, pour me consoler, je goûte à l'avance le plaisir que j'aurai au retour de la guerre.....*

*De ces deux journées, je conserverai un souvenir complexe. Nous avons beaucoup marché (plus de 20km chaque jour), sous une pluie battante..... Nous avons traversé de jolis pays, nous avons eu de superbes points de vue sur la campagne environnante. Ces journées pluvieuses, tristes me rappelaient beaucoup certaines journées d'hiver au Pays Basque. En somme, le canon a tonné assez loin de nous, et on pourrait presque dire que c'était pour nous de la « guerre en dentelles ». Si bien qu'à Vaux, par exemple, le soir, nous étions gais, nous chantions presque, et je songeais que nos parents avaient bien tort de se faire du mauvais sang pour nous. L'avenir sera peut-être plus sombre !*

### **1<sup>er</sup> carnet, lundi 14 septembre 1914 :**

*Tout le long de la route, nous croisons des blessés du 34<sup>e</sup> qui vient de se battre. Ils sont nombreux, et la plupart sont touchés aux bras et aux jambes. Ils souffrent, et ce spectacle me fait sentir plus que jamais l'horreur de la guerre.....*

*C'est bizarre ! On est comme les girafes : moi, au moins ! On se cache la tête et on ne regarde pas : on se croit alors en sûreté. Pour ma part, je me bouche en plus les oreilles, et ..... je dors. Le premier moment d'émotion passé, en effet, on ne prête plus autant d'attention aux balles et aux obus. Ils passent sur vous, et je ne bronche pas. Quelle différence avec le 1<sup>er</sup> combat ! Mardi dernier, à chaque balle que j'entendais siffler, je contractais tous mes muscles et mon cœur battait plus fort. Aujourd'hui, plus rien : au début un peu de peur, et ensuite je tâche de dormir. Les balles pleuvent. Quand un obus ou un coup de canon éclate trop fort, ça m'ennuie car ça me réveille ! Ce n'est pas que je sois indifférent : je crois au contraire qu'on ne peut jamais s'habituer totalement à cette terrible musique ! Mais on en prend son parti, et on attend, résigné. Dès ce moment, on plaisante et quand passe sur nous un obus français, on lui dit : « Adieu, vieux frère ! ».....*

*On voit des morts : cela ne me cause pas une aussi pénible impression que la vue des blessés !... Sur la crête, nombreux morts et blessés allemands. L'un nous appelle : j'y vais. Il pleure et me fait signe qu'il est blessé à la jambe. Je lui fais comprendre qu'on arrive, et ce malheureux alors me prend la main en sanglotant et me dit merci. Ce spectacle m'a rendu infiniment triste, et ce n'est pas la vue des morts qui est faite pour me remettre. Pauvres gens, eux aussi ! Il y en a de cruels, de sauvages, mais d'autres doivent être comme nous, et maudire leur maître Guillaume ! Nous restons dans le champ un grand moment, couchés. Je m'entoure de la capote, et je rêve. Je suis triste ; toutes ces visions horribles, les appels des blessés d'hier me reviennent, et je ne sais plus que penser de l'homme qui a déchaîné cela. Pauvres parents ! Vous devez souffrir ! Mais si vous aviez vu tout cela, combien vous pleureriez encore davantage ! ... Si nous devons toujours songer à ces horreurs, comment pourrions-nous aller au combat ? Il faut oublier, se résigner, et partir en ayant déjà fait le sacrifice de sa vie. C'est effroyable !*

### **1<sup>er</sup> carnet, mardi 15 septembre 1914 :**

*Nous descendons à un village, Craonne, où nous pouvons enfin faire un peu de soupe, des patates et du café. Cela me semble un régal ! En route, dans les tranchées allemandes, on a aperçu de nombreux morts. Je conserverai de ces 3 journées un souvenir ineffaçable. Marcher sans manger, sans boire, sous la pluie, et aller ensuite au feu !! Que nous réserve aujourd'hui ? Il est à peine 5h, et le canon a déjà commencé à donner. Un blessé allemand vient de passer, se traînant : on lui donne un peu de café. Ont-ils dû souffrir cette nuit, tous ces blessés !.....*

*Je commence à me faire un peu au feu. Ce matin, dans ma tranchée, au début, je n'osais pas écouter les obus, car toujours au début du combat on est plus impressionné. Puis, de voir tant d'obus éclater sans entendre qu'il y ait des blessés m'a remis, et je reconnaissais fort bien au bruit et à la direction les obus français et allemands. Quand un français passait, j'étais content ; au contraire, un petit serrement quand un obus allemand passait. Cependant, ce n'est pas ce qu'il y a de plus à craindre chez eux : ce sont surtout les mitrailleuses. Ils en ont beaucoup, et quels instruments terribles ! Quand je les entends crépiter, je crois voir la mort de plus près que jamais. Ah ! Si je reviens intact de cette guerre, quels souvenirs effrayants je pourrai me remémorer !*

### **Lettre, jeudi 17 septembre 1914 :**

*Tous ces jours-ci, nous avons beaucoup avancé à la poursuite des Allemands qui fuyaient. On les a rejoints, et ces jours derniers, nous nous sommes terriblement battus. Nous avons conservé les hauteurs conquises ; au cours d'une bataille on leur a pris 13 canons et des munitions. Deux convois et de nombreux prisonniers. Notre artillerie est merveilleuse et leur fait des ravages terribles. Ils en ont du reste une frousse insensée aux dires des prisonniers et des blessés. Nos pertes sont minimales : presque tous des blessés, peu de morts.... Nous sommes toujours très bien ; on vient de bien manger, et nous sommes en réserve, dans un bois.*

**1<sup>er</sup> carnet, vendredi 18 septembre :**

*Quelle terrible journée ! On est triste, moitié malade, et toujours des blessés qui passent sur des civières. C'est à faire frémir ! Certains sont depuis 3 jours sur le champ de bataille, sans aucun soin, sous la pluie et le froid : quelles souffrances ils ont dû endurer !*

Le dimanche 20 septembre 1914, le soldat Elie Barthaburu est blessé au combat. Evacué, il est soigné dans un Hôpital de Toulouse jusqu'en janvier 1915.

En août 1915, il rejoint les Chasseurs Alpains à Grasse et, en septembre 1915, monte dans les Vosges au 115<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs Alpains.

**Lettre, Grasse, vendredi 13 août 1915 :**

*Ma vie de Chasseur a commencé aujourd'hui..... Nous sommes au milieu des montagnes, et c'est très joli. Au sud, il y a une trouée, et de la caserne, on peut voir la mer. Il fait chaud par ici..... La discipline est très sévère, mais je ne m'en plains pas. On est très bien nourri (mieux encore qu'à Bayonne)..... Nous avons un très chic lieutenant avec nous.*

*Envoyez-moi une paire de sandales n°28, noires, et le couteau.*

**Lettre, Grasse, mardi 17 août 1915 :**

*Notre entraînement a commencé hier. Nous sommes montés sur le plateau Napoléon dont je vous ai envoyé une photo, et là-haut, nous avons manœuvré. On s'est assez fatigué. Au retour, chose que je n'ai jamais vu faire nulle part, nous avons traversé Grasse au pas cadencé et en chantant à tue-tête les refrains du bataillon. Cela vous montre que si la discipline intérieure est très sévère ici, il y a à côté beaucoup de libertés, et surtout il y a une très grande camaraderie entre les officiers et les hommes. Ce matin, réveil à 3h et départ pour le tir. Nous sommes montés à peu près comme hier, mais par des sentiers plus durs. Je supporte ça très bien, bien que le sac soit lourd ! Nous avons repos jusqu'à 3h, et j'en ai profité pour faire une bonne sieste. En somme, tout va très bien.*

**Lettre, Grasse, vendredi 20 août 1915 :**

*Thérèse (la sœur d'Elie), il te tarde d'avoir ma photo. J'en ai une, mais elle est tellement tocarde que je ne vous l'envoie pas. Ce soir ou demain, j'irai chez un bon photographe, et dès que ce sera fait, je vous enverrai une épreuve..... Tous les matins, réveil à 3 ou 4h, et marche ou service en campagne jusqu'à 9h½ avec chargement complet. On se cuit la peau car il fait très chaud. Le soir, exercice dans la cour du quartier. Hier, nous avons été au tir, et j'ai fait l'un des meilleurs tirs. Puis, on nous a fait sauter des obstacles. En tombant, je me suis démis un doigt de pied, ce qui fait qu'aujourd'hui, je ne marche pas. C'est l'affaire de 2 ou 3 jours, ne vous inquiétez pas..... En définitive, je me plais ici, et sois tranquille, Thérèse, les papillons sont partis.*

**Lettre, Grasse, lundi 23 août 1915 :**

*Vous avez dû recevoir les cartes que je vous ai envoyées hier de Nice..... Rencontre bien inattendue : Franck. Il va mieux, mais sa jambe droite est raide. Vrai, c'est chic tout de même à son âge : Médaille Militaire, Croix de Guerre, et Médaille de Saint-Georges ! C'était même amusant d'écouter les réflexions des gens à son passage : Si jeune, c'est beau ! Etc..... En somme, je suis très content de ma journée d'hier.*

*Ma jambe va mieux ; elle est encore un peu folle, mais je vais à l'exercice. Du reste, le capitaine m'a dispensé de porter le sac. Et voilà, je suis très heureux ici, mais jusqu'à quand ? Je suis le 2<sup>e</sup> caporal à devoir partir, mais ça m'est égal ; je serai content toujours. Comme service, c'est assez dur.*

*Cette après-midi, j'ai bien ri. Je faisais partie d'une section que devait commander un ancien pandore qui avait demandé à reprendre du service et devait pour cela passer un examen devant un général. Le général est arrivé à 3h, et la manœuvre a commencé. Le bonhomme nous*

*flanquait des commandements abracadabrants, et nous faisait exécuter des mouvements en dépit du bon sens. Bref, il a collé, mais nous avons bien ri. Maman, ne t'inquiète pas pour moi. Nous sommes très bien nourris à l'ordinaire, la cantine n'est pas loin, et je me soigne. Enfin je me sens heureux.*

**Lettre, Grasse, lundi 30 août 1915 :**

*C'est donc demain que je pars pour le 115°. Nous partons 4 sergents, 2 caporaux, et 150 hommes. En cet honneur, hier, nous avons passé la journée à Nice*

*Vendredi, nous avons fait une marche de 40km, mais sans sac, ce qui fait que ça n'a pas été trop fatiguant. Le matin, nous sommes partis à 3h, et le plus pénible et le moins intéressant de la route était fait pour 7h. Casse-croûte, et nous sommes repartis. A partir de ce moment, c'est devenu très joli. Les montagnes ne sont pas du tout comme chez nous. D'abord, pas de ravine, c'est tout un, et le plus souvent, il n'y a que le rocher, parfois à pic de 300 - 400m. Puis nous sommes passés aux Gorges du Loup : ça, c'est superbe ! Juste la place de la route entre des rochers à pic de 300m ; 50m plus bas coule un ruisseau. Par endroits, des cascades, des tunnels, des ponts. Enfin, nous étions tous contents de notre ballade, et le capitaine était content de nous voir ainsi. Après 28km, nous avons fait la grande halte à Pont-du-Loup, et de là, nous voyions à pic à 400 ou 500m au-dessus Gourdon, un patelin où nous étions passés 3 ou 4h avant.*

*Je vous envoie dans un paquet 2 chemises, 1 caleçon, des chaussettes déchirées, et 1 maillot qu'on m'a donné ici. J'emporte ce qu'il me faut en fait de linge, et quand j'en aurai besoin, je vous le demanderai.*

**Lettre, Gray (48km à l'est de Dijon), jeudi 2 septembre 1915, 6h du matin**

*Jusqu'ici, le voyage s'est très bien effectué. On est gai, mais, à part quelques-uns toujours fous, raisonnable. Nous arriverons probablement la nuit prochaine à destination. Le 115° est au repos depuis pas mal de temps et encore pour quelques jours. Nous ne verrons pas le feu avant la semaine prochaine. Je vous écrirai aussi souvent que possible.*

**Lettre, France ! samedi 4 septembre 1915 :**

*Notre voyage s'est terminé dans la nuit de jeudi (2 septembre) à vendredi (3 septembre). Je ne vous dis pas où nous sommes : vous savez que c'est défendu. (Le cantonnement du 115° est à St-Michel-sur-Meurthe : voir le 2° carnet) Le voyage fut un peu long, mais se passa très bien. Depuis Épinal, nous avons voyagé sans lumière : on en a profité pour dormir à poings fermés.*

*L'après midi, je me suis promené. Le pays est joli. Il fut occupé l'an dernier, à cette époque, par les Boches qui n'y firent pas beaucoup de ravages. Mais les batailles ont laissé leurs traces, surtout là où nous avons débarqué. Nous sommes à quelques km de la ligne de feu, et hier nous avons entendu toute la journée le canon. Aujourd'hui, c'est calme car il pleut et il fait du brouillard.*

*Nous sommes fort bien cantonnés dans des granges où l'on dort épatamment. On mange très bien, on a du vin. Enfin, nous n'avons pas à nous plaindre.*

*La nuit passée, j'ai dormi comme un roi et me suis reposé de toutes mes fatigues. Aujourd'hui, il pleut et nous restons dedans. Je vais vous envoyer quelques cartes, mais ne cherchez pas le nom du patelin, il sera gratté. Si vous pouvez, envoyez-moi dans un colis une ou deux paires de chaussettes (à moins que vous ne les ayez à nouveau envoyées à Grasse, auquel cas elles me suivront), une serviette. Et puis, vous pourriez ajouter un peu de saucisson et une petite cuisse d'oie qui certainement seront les bienvenus. Si vous pouvez aussi, tâchez de m'envoyer une veste légère en caoutchouc ou toile cirée à cause de la pluie, mais que ça soit aussi léger que possible. Pas la peine que ce soit doublé, car on ne risque pas d'avoir froid, on est bien couvert.*

**2<sup>e</sup> carnet, samedi 11 septembre 1915 :**

*Rien de transcendant, sauf le soir où, avec un copain, nous allâmes faire un copieux repas dans un bistrot dont la patronne et les boniches étaient folles et saoules. Résultat : on a raflé 1 litre de rhum.....*

*Je ne peux m'empêcher, au bruit du canon et au souvenir de Craonne, d'avoir une certaine appréhension. Mais, c'est vite dissipé.....*

*C'est curieux, depuis quelques jours je songe constamment à l'hôpital, surtout aux journées passées à l'archevêché. Sans doute parce que là, j'ai eu comme copains des Chasseurs à pied qui s'étaient battus par ici ? Toujours est-il que je songe aux interminables parties de dames et d'échecs ; aux fréquentes visites chez le père Bernard, le concierge ; les discussions et les histoires du genre invraisemblable ; les réveils en fanfare de tous les matins avec déménagements réguliers de quelques lits. Par contre le souvenir des journées de Craonne ne m'obsède pas autant, du tout même, et pourtant je m'y serais attendu.*

**Lettre**, Dimanche **12 septembre 1915** :

*Je passe mon temps à faire des bagues. J'essaierai d'en faire une pour Thérèse.*

**2<sup>e</sup> carnet**, mardi **14 septembre 1915** :

*C'est tout de même pitoyable de voir des villages riants encore l'an passé être réduits dans l'état où ils sont : pas une maison intacte ; tout est brûlé, saccagé, démoli. Quelle guerre !*

**Lettre**, Vendredi **17 septembre 1915** :

*Aujourd'hui enfin, j'ai reçu vos lettres. Je vous avais déjà accusé réception de celle du 30 août. Reçu aujourd'hui carte et lettre (Grasse) du 2 septembre, carte du 10 et lettre du 11.*

**Lettre**, **Lundi matin** [...20.?.....] :

*J'ai reçu hier les 2 paquets, mais je pense que les suivants mettront moins de temps à venir. Je reçois petit à petit toutes les lettres que vous m'avez envoyées à Grasse. Reçu aujourd'hui celle du 9, et hier celles du 8 et du 13.*

**Lettre**, **Alsace**, mardi **21 septembre 1915** :

*Voilà donc bientôt 12 jours que je suis en 1<sup>ère</sup> ligne.*

*Vous voyez qu'en somme, en se surveillant un peu, nous ne courons pas beaucoup de danger..... En somme, c'est la vie de tranchée rêvée (encore l'orthographe : Elie indique qu'il est à Sultzern, comme le dit la lettre suivante). A l'heure actuelle, je suis complètement fait au bruit du canon et de la fusillade, et quand vient mon tour de dormir, je me couche bien tranquillement dans ma cagna, et vas-y ! À poings fermés !*

*Je reçois maintenant toutes vos lettres : elles mettent 7 jours, de même que les paquets (j'ai reçu l'autre ce matin : c'est déjà fortement entamé !). Envoyez-moi, je vous prie, un peu d'argent, car avant 15 jours, nous serons sûrement au repos, et je suis presque à fond de cale.*

**Lettre**, **Sultzern**, vendredi **24 septembre 1915** :

*Peut-être, d'après ma dernière lettre où je vous dis que tout est calme par ici, trouverez-vous étonnant que je ne vous écrive pas plus souvent. Mais c'est que nous sommes occupés toute la journée à des travaux (fils de fer, tranchées, créneaux\*, etc.), et nous n'avons pas beaucoup de temps à nous. Je reçois maintenant toutes vos lettres : elles me parviennent au bout de 6 jours à peu près et les paquets. Dans les derniers paquets, il y avait pas mal de moisissure, mais en enlevant un peu la croûte, ça a bien passé quand même.*

**Lettre**, **Alsace**, dimanche **26 septembre 1915** :

*Hier, c'était la Sidi Brahim. En cet honneur, nous avons eu un ordinaire un peu plus relevé, avec 2 quarts de vin, cigare, gâteau, thé à 3h. De plus, repos dans la journée. Au loin, nous entendions par moments les fanfares des autres Bataillons qui jouaient la Sidi Brahim. Le soir, à 2 reprises, 5h et 5h½, salves d'artillerie, mais des vraies, pas comme celles de Saint-Palais ! Ça a duré chaque fois 3 à 4 minutes seulement, mais il y avait 7 ou 8 batteries qui tiraient à toute volée, et je vous prie de croire que ça faisait du raffut. Les Boches naturellement ont copieusement répondu, mais aucun dégât. A la tombée de la nuit, un peu de tous côtés, on*

entendait les divers Bataillons chanter la Sidi ! Bref, on a fait un peu de chahut qui a nous amené de nombreuses marmites, mais pas de mal.

### **2<sup>e</sup> carnet, dimanche 3 octobre 1915 :**

*Très agréable promenade au Lac Noir..... Arrivés à destination, pose. J'ai contemplé le lac qui se trouve dans une crique au milieu de très hautes montagnes. C'est très pittoresque, mais qu'il faisait froid là-haut ! Il fallait taper dur des pieds pour se réchauffer !*

*Par groupe de 20, on nous a munis de masques contre les gaz asphyxiants et on nous faisait pénétrer dans une chambre où l'on préparait ces gaz. Nous avons pu constater que les masques nous protégeaient totalement. Il y a simplement une certaine difficulté pour respirer due à ce que la tête est entourée complètement. Le gaz, c'est du chlore. Le masque en toile avec deux verres de mica pour les yeux est imprégné d'un mélange d'huile de ricin, de glycérine et d'un composé de soude. Il se forme du ricinate de soude qui au contact du chlore donne du chlorure de soude et on est ainsi préservé.*

### **Lettre, Camp de X. (Haeslen), jeudi 7 octobre 1915 :**

*Nous avons quitté les tranchées dans la nuit, hier matin, à 3h..... Nous sommes au camp d'Haeslen. C'est non loin du col de la Schlucht, en plein bois. Il y a de grandes cabanes pour loger 2 ou 3 sections à la fois, et on n'y a pas froid.*

*La veille de la relève, j'ai fait une excellente promenade. Dans chaque compagnie, 2 sergents, 4 caporaux, et 32 hommes ont été désignés pour aller au Lac Noir. Nous sommes partis à 6h du matin, et arrivés là-haut vers 7h½. Il y faisait rudement froid. Le lac est très joli, entouré de hautes montagnes à pic. C'est très pittoresque. Par groupes de 20, on nous a munis de masques et on nous a fait pénétrer dans une cabane où l'on faisait des gaz asphyxiants. Nous avons pu constater que, avec les masques, on n'éprouve aucune gêne. Nous sommes revenus aux tranchées vers 1h de l'après midi, très satisfaits de notre promenade.*

*Hier matin, j'ai reçu les 2 paquets Malheureusement, le poulet était moisi. Si vous voulez m'en envoyer encore, mettez-le dans une boîte que vous souderez, et faites bien bouillir ensuite, tout comme une conserve. Comme ça, ça se conservera. Dans les paquets ouverts, ne mettez que des conserves, chocolat, tubes etc. Par ici, il commence à faire froid, mais jusqu'ici, je ne me plains pas. Dès que j'aurai besoin de quoi que ce soit, je vous l'écrirai..... Les bagues que j'avais commencées sont ratées. Je vais essayer d'en faire d'autres : je ne suis pas encore bien fort ! Je ne vois pas autre chose à vous dire pour le moment.....*

*Pas encore reçu le caoutchouc. Dites-moi si vous avez reçu toutes mes lettres et cartes. Il a dû y avoir un arrêt pendant quelques jours.*

### **2<sup>e</sup> carnet, lundi 11 octobre 1915 :**

*Il y a, après tout, moins de mérite pour beaucoup de soldats, malgré les souffrances, le froid, etc., à faire 6 mois de campagne actuellement, que pour d'autres qui auraient simplement fait les 4 premiers mois ou quelqu'une des grandes batailles qui ont eu lieu depuis. Car en somme dans une tranchée, on demeure là à recevoir quelques balles ou obus qui les  $\frac{3}{4}$  du temps ne touchent personne ; on ne voit pas l'ennemi, et quand il y a quelques temps que l'on vit là, on arrive à se fiche totalement ou presque du danger et on est aussi tranquille que chez soi. Il est vrai que cela ne peut pas durer toujours, et viendront bientôt les jours où l'on se battra dur et certainement plus durement que jamais, car cela doit être terrible avec les défenses que l'on a accumulées partout durant toute cette année.*

### **Lettre, Vendredi 15 octobre 1915 :**

*Nous avons quitté le camp où nous étions, hier matin à 3h, et à cette heure, nous sommes au petit dépôt du 14<sup>e</sup>, en terre française, au vrai repos. En effet, au camp où nous étions, on nous faisait travailler à des travaux de route, puis il y avait revue sur revue, et en définitive, nous étions plus embêtés qu'aux tranchées. De plus, depuis qu'on avait quitté Sultzern, il y avait de nombreux cas de gale, ou du moins qu'on croyait être de la gale. En réalité, la plupart étaient*

*simplement une forte irritation provoquée par les sorniac (poux). On procède à des lavages d'effets, douches, visites, etc. et ça disparaît vite.*

*Hier matin, départ à 3h. Quand nous avons passé le col, il commençait à faire jour, et nous avons vu le lever du soleil en terre française. Tout le monde était tout joyeux de se retrouver en France et d'aller au repos.*

*Quand vous m'envoyez des paquets, vous pouvez y mettre du tabac jaune. Au repos, je peux m'en procurer, mais aux tranchées c'est le diable pour en avoir. Envoyez-moi aussi un couteau car j'ai perdu le mien. Avez-vous reçu d'autres bulletins de l'Agro (l'Institut Agronomique de Paris, l'Ecole d'Elie) ? Si oui, envoyez-les-moi. Je n'ai pas encore reçu le vêtement en toile cirée. Pourtant, je voudrais bien l'avoir, car la pluie ne tardera pas à être très fréquente.*

*Et les vendanges ? Combien de litres de vin ?*

**Lettre, Au repos, jeudi 21 octobre 1915 :**

*La consigne dont je vous parlais dans ma dernière lettre est levée, mais ce qui ne l'est pas, ce sont les poux ! Bou Diou, on en est farci et c'est dur à déraciner ! Envoyez de la poudre contre cette engeance !..... Je ne manque de rien pour le moment. Vous pourriez toutefois m'envoyer 1 ou 2 paires de chaussettes en laine. Quant au vêtement, je ne l'ai pas encore reçu : a-t-il été expédié ?*

*Je ne sais pas où j'ai la tête en ce moment, et j'oublie tout ce que j'ai à vous dire. Dans ma prochaine lettre, je me rattraperai. Nous sommes ici encore pour quelque temps, je crois.*

**Lettre, Samedi 30 octobre 1915 :**

*Je viens d'achever de laver mon linge et je profite d'un moment de libre avant le rassemblement pour pouvoir enfin vous écrire la lettre promise. En effet, du matin au réveil, 6h, jusqu'au soir, nous n'avons guère de moments de libre : de 7h à 10h, exercice ; de 10h à 11h, soupe et presque aussitôt c'est des revues à n'en plus finir. Depuis quelques jours, c'est revue d'effets ou d'armes, ou de ceci, ou de cela : je ne sais pas trop ce qui se prépare pour nous.....*

*Ça y est, nous rentrons de la corvée, et encore une revue d'armes ! Bou Diou ! ! Demain, dimanche, j'essaierai d'écrire encore.*

*A l'instant, je reçois le couteau.*

**Lettre, Aux Armées, dimanche 31 octobre 1915 :**

*Je ne saurais pas bien vous dire l'impression que cause une bombe arrivant de là-haut. On se sent moins en sécurité que dans un bombardement ordinaire, et, pour ma part tout au moins, je trouve que c'est plus mauvais à supporter. C'est peut-être parce qu'on voit l'avion ? Je ne sais pas, mais toujours est-il que c'est fort désagréable.....*

*Je serais bien content de recevoir les photos d'Etchetoua (propriété familiale, près de St-Palais), Thérèse et Antoine me parlent tellement des changements qu'il me tarde de voir.....*

*Pour les paquets : j'ai tout reçu, et à peu près tout mangé. Pas seul, c'est vrai, car depuis plusieurs semaines, avec Curutchet et un autre copain nommé Capdevielle, venu du 49<sup>e</sup>, nous soupions tous les soirs avec, en grande partie, les provisions que nous recevons. Le salmis de palombes avait eu un beau succès. Vous m'en avez promis pour cette semaine : je ne l'ai pas reçu ; peut-être l'aurai-je ce soir ?*

*Je vais écrire à l'Agro pour demander à ce qu'on m'adresse le Bulletin que je n'ai pas reçu.*

**Lettre, Mardi 2 novembre 1915 :**

*Hier, Toussaint, nous avons quartier libre. De même qu'aujourd'hui. J'ai été ce matin à la messe. Naturellement il a plu, et ça continue. Dimanche, j'avais reçu le paquet (salmis) qui a fait les frais du souper : c'était très bon.*

*Il y a quelques temps, on avait demandé des volontaires pour faire des skieurs. J'avais demandé à en faire partie. Mais comme j'ai eu la sottise de dire que je n'en avais pas fait, je n'ai pas été pris. Tant pis. Si ça avait réussi, je serais aujourd'hui à Grenoble pour 1 mois et demi.*

## **2<sup>e</sup> carnet, mercredi 3 novembre 1915 :**

*A Fraize, un de nos importants travaux a été notre propre assainissement : à Sultzern d'abord et à Haeslen ensuite, nous nous étions abondamment pourvus de poux qui voulaient sans doute nous irriter et continuellement faisaient de la gymnastique. Ah ! Les sales bêtes ! Quand ça commence à se loger sur vous, c'est dur à s'en défaire, et ce qu'on gratte ! Presque tous ceux que nous avions étaient de l'espèce décorée de la Croix de Fer. Ils ne sont pas commodes ! Je m'en suis à peu près complètement débarrassé par des douches, lavages d'effets, etc., et puis des chasses quotidiennes. C'était parfois rigolo d'entrer dans une chambrée : on y voyait tous les poilus le torse nu, la chemise ou la flanelle à la main, regardant soigneusement les moindres plis ; et les exclamations et les jurons se croisaient. Enfin on avait réussi à redevenir « inhabités » (et dire qu'actuellement les villas ne peuvent pas trouver de locataires !).....*

*Durant les marches que nous avons faites, nous sommes passés par les champs de bataille du mois de septembre 1914 : col de Jourmans (où les Boches reçurent une belle pile), etc. Les tombes sont nombreuses par-là, mais toutes sont bien entretenues, et cela nous reconforte de voir qu'on a aussi soin de nos glorieux morts.....*

*Nous avons passé la Toussaint à Fraize. Ce jour-là, comme toujours, il a plu : journée triste ; j'avais un cafard monstre.*

## **Lettre, X...., samedi 6 novembre 1915 :**

*Nous sommes remontés aux tranchées..... Durant ces 25 jours de repos, je me suis, vous le pensez bien, tout à fait retapé (les nombreux paquets m'ont, du reste, bien aidé à cela). Ne vous inquiétez pas, il ne me manque rien, ou plutôt si : un briquet !*

*Pour l'instant, nous ne sommes pas mal..... Nous logeons dans de grandes baraques en bois où l'on n'est pas du tout mal. Aujourd'hui, nous avons eu repos complet, et nous avons passé une bonne partie de la journée dans notre cabane, autour d'une table, à causer. En ce moment, il commence à faire noir : nous avons mis des toiles de tente sur les fenêtres, allumé des bougies, et on écrit. Vraiment, je me sens très à l'aise ici. Ça sent un peu la vie de famille, bien au chaud, ne se faisant pas de souci. Bientôt, la soupe va venir et ensuite, avant de se coucher, on fera une bonne partie de cartes. Et dire que nous sommes tout près des Boches ! C'est invraisemblable, et celui qui n'aura pas vécu ces moments-là ne pourra pas croire ce qu'on lui racontera. A 6 ou 700m d'ici, les obus cognent continuellement, et nous, nous restons le plus tranquillement du monde dans nos cagnas, sans souci, et n'ayant du reste aucun souci à avoir.*

*Les tranchées sont assez confortables ; les abris y sont assez bien aménagés, et dès que l'on fait quelques centaines de mètres en arrière, ils deviennent épatants. Nous sommes bien vêtus, bien nourris, et puis je sais que l'on ne fera pas de trop longs séjours : 20 à 25 jours au maximum ; mais c'est bien supportable quand on a une bonne cagna pour se reposer. Bref, pour ma part, j'envisage très bien cette campagne d'hiver. Je ne vous ai pas donné par le détail notre emploi du temps, et ne vous attendez pas à ce que je le fasse jamais, car vous savez que cela est interdit. Mais soyez sans crainte, mon carnet vous racontera cela plus tard.*

## **2<sup>e</sup> carnet, jeudi 11 novembre 1915 :**

*Un fait qui saute aux yeux quand on parcourt ces tranchées, c'est que réellement il n'y a pas assez de monde. J'ai vu des distances de 3 et 400m gardées tout juste par 1 ou 2 sentinelles. Il est vrai que dans ces endroits, les Boches sont éloignés, et la pente est abrupte, ce qui fait qu'il leur serait difficile d'approcher sans être vus ou entendus, et l'alerte serait vite donnée. Mais c'est fatigant pour les hommes qui doivent prendre très souvent la garde (2h de garde et 2 de repos, en moyenne). Par contre, aux endroits plus exposés, il y a une sentinelle tous les 10m en moyenne.*

### **Quelques réflexions rétrospectives :**

*A propos du bombardement des avions, l'impression que l'on éprouve est beaucoup plus mauvaise que celle d'un bombardement ordinaire. On est averti de l'arrivée de l'avion soit par l'éclatement des obus au loin soit par le ronflement du moteur très reconnaissable car il est plus fort et beaucoup plus saccadé que celui des avions français. Puis on entend un sifflement moins aigu, plus lent, et qui dure beaucoup plus que celui d'un obus ordinaire. Ce qu'il y a de très*

*mauvais alors, c'est qu'on ne peut pas arriver à préciser le point où il tombe, et l'anxiété en devient beaucoup plus grande. Sitôt un obus par terre, l'autre arrive, et on attend, couché. Peut-être aussi l'impression en est-elle rendue plus mauvaise par le fait que l'on voit l'avion, et la menace nous semble plus proche, plus certaine. Je ne saurais pas bien le définir, mais toujours est-il que je n'aime pas beaucoup ce genre de sport.*

*Ce qui m'amusait souvent à la caserne de Fraize, c'était de regarder les gosses. La caserne en effet n'est pas achevée, et tout le côté extérieur à la ville n'est fermé que par du grillage de fil de fer : par-là, les gosses entraient. Ils étaient vêtus bien à la diable : de grands paletots qui leur tombaient jusqu'aux genoux, des souliers qu'ils avaient peine à traîner, la poitrine nue, et tous ils avaient des bérets d'Alpins trouvés dans les bois (dans les boiré, comme ils disent). Ils rôdaient autour des cuisines à la recherche de pain, viande, ou autre chose. Par eux, nous faisons faire nos commissions : vin, tabac, etc. Avec ça, l'air éveillé, et leur plaisir était de fumer : certains de ces moutards, âgés de 10 ou 12 ans, se faisaient bourrer d'énormes bouffardes qu'ils fumaient pleins d'orgueil, et ceux-là étaient admirés par les autres. Ils s'interpellaient comme de vieux poilus : « Aboule-toi donc, y a du gris ! », etc. C'était comique à voir, mais triste aussi tellement ils étaient sales et dépenaillés.*

*Etant à Fraize, on avait demandé des volontaires skieurs. J'avais demandé à en faire partie. Cela m'aurait plu, car après tout le danger ne doit pas être bien plus grand là qu'ailleurs, et cela doit être amusant. Mais j'ai eu la sottise de dire que je n'en avais jamais fait ; aussi, je n'ai pas été pris.*

*Nous voici donc dans la neige. Il y a 3 jours, quand nous nous sommes levés, tout était blanc. Le temps était clair et la forêt était réellement jolie à voir. Toutes les branches de sapin pliaient sous le poids de la neige qui les couvrait, et ça avait un air presque triste, beaucoup plus solitaire, plus abandonné encore que d'habitude. De plus, on aurait dit que la forêt était beaucoup plus épaisse qu'elle ne l'est. La neige cachait les pieux, et les tout petits sapins semblaient être des broussailles dont on n'aurait pu se sortir. Aujourd'hui, par contre, c'est moins beau : ciel très bas, tout gris ; on n'entend rien au dehors, et les écureuils ne sortent plus. La neige tombe toujours très fine, et c'est triste comme tout. Avec ce temps-là, comme j'aimerais partir pour Etchetoua (la propriété familiale à Saint-Palais) à la recherche de quelque moineau, quitte à revenir bredouille ! Ce spectacle-là, nous l'aurons jusqu'en avril, car l'hiver est long ici. Arriverai-je jusqu'au bout ? J'ai une peur terrible d'avoir les pieds gelés car j'en souffre beaucoup.*

#### **Lettre, X....., samedi 13 novembre 1915 :**

*Je viens de passer 3 jours en 1<sup>ère</sup> ligne : tout s'est bien passé. Mes hommes avaient un service de garde assez dur à fournir, surtout la nuit, et le jour en travaillant. Pour moi, je courais d'un bout à l'autre de la tranchée. La nuit, j'avais des rondes à faire : c'est en plein bois, et on n'y voyait guère. Je me suis flanqué des bûches terribles, et avec la tête, je cognais sur tous les madriers. Heureusement, nous avons le casque, et il m'a rendu service. Tout s'est très bien passé. Je suis descendu hier matin, légèrement en arrière dans le bois, et de nouveau je fais le bûcheron.....*

*Dans ma carte d'hier, je vous disais que j'ai reçu à la fois 5 paquets : c'est qu'il y a eu un peu de retard par suite de notre déplacement, mais tout est très bien arrivé. Les chinchons et les louquinques sont très bons. Mais vrai, maman, tu exagères : ne m'envoies pas autant de paquets ! Contente-toi de 3 expéditions par 2 semaines, et ça ira très bien, car l'ordinaire est en général bon. De même pour le tabac, envoie-m'en chaque semaine, mais pas tout à la fois ! Dans chaque paquet, mets simplement 2 paquets de cigarettes et 2 de tabac.*

#### **Lettre, X....., mercredi 17 novembre 1915 :**

*Ca y est, en plein dans la neige ! Depuis 3 jours il en tombait un peu, mais aujourd'hui, c'est pour de bon : il y en a déjà plus de 10cm, et ça tombe toujours, fin mais dru. Nous restons dans nos baraques : on lit, on cause, on coud, on dort même ! Dehors pas un bruit, ni un coup de fusil ni coup de canon. On n'aperçoit même plus les ennemis. Tout est triste, même les sapins qui plient sous la neige : c'est l'hiver. Notre vie à part cela, toujours la même. Dans l'attente.....*

*Je crois que vous ne feriez pas mal de m'envoyer un cache-nez, un passe-montagne, et des gants. Le civet de lièvre a été déclaré excellent : félicitations aux ou à la cuisinière.*

**Lettre, X....., jeudi 25 novembre 1915 :**

*Nous avons donc fait là-haut un séjour de 18 jours assez tranquilles, un peu froid cependant, mais on se remuait..... Je vous avais dit lors de notre voyage aller que la marche avait été très fatigante. Mais ce n'était rien à côté d'hier soir : 25km à peu près, c'est-à-dire pas beaucoup, mais quelles routes ! Le sol était gelé et par endroits on aurait cru marcher sur de la glace. Il fallait faire de tout petits pas, et malgré cela, tous les 20m on voyait un poilu s'étaler les 4 fers en l'air ! Il y a eu des bûches comiques, mais en arrivant au patelin on a poussé un immense soupir de satisfaction, vous pouvez le croire ! Par contre, le décor était épatant. Comme je vous le disais, tout couvert de neige et le temps était aussi couvert, mais avec la lune on y voyait comme en plein jour..... Nous avons traversé un bois, et là c'était superbe. Les sapins étaient tout blancs : ça ressemblait plutôt, avec les reflets, à un paysage exotique. Il semblait que les pins étaient d'immenses pignes de pin dont les écailles toutes blanches se seraient redressées. Mais malgré tout ce que cela avait de joli, je ne pouvais pas oublier la fatigue !*

**Lettre, X....., mardi 30 novembre 1915 :**

*Vous me parlez de ma permission. C'est vrai que 3 mois de front suffisent, mais n'oubliez pas qu'il y a au bataillon beaucoup de Chasseurs qui ont plus de front que moi. Aussi ne vous attendez pas à me voir avant fin janvier, ou peut-être plus tard.*

**Lettre, Lundi 6 décembre 1915 :**

*Je vous donnerai plus de détails reich demain. Akere lettre, je l'écris, il fait presque noir (encore un jeu d'écriture : reich – Aker, pour indiquer le lieu des tranchées)..... Dans les paquets, mettez parfois un peu de rhum : ça fait du bien ! A propos de lecture, vous pourriez me faire adresser Les Annales (l'abonnement pour le front est très réduit, je crois).*

**Lettre, Mardi 7 décembre 1915 :**

*Cette guerre d'occupation de tranchées est parfois idiote. On se gèle, on s'embête parfois, et on accepte tout. Parfois, on nous traite comme des voleurs, et on passe des heures à s'eng.... Puis on oublie tout, et trinc et tranc, on trimbale son sac et on rigole. Le canon ! S'il tape près, bien sûr ça nous remue le sang, mais sitôt fini, on l'oublie et on s'endort, comme si rien n'était. En somme, on ne s'en fait pas trop.*

**Lettre, Lundi 13 décembre 1915 :**

*Je vous dirai que j'ai une Escouade de types débrouillards. Quand nous sommes arrivés ici la 1<sup>e</sup> fois, la cagna n'était pas fameuse : pas de poêle, et il y pleuvait autant que dehors. Un de mes poilus (un Landais de la classe 15) est aussitôt monté sur la baraque, bien que nous soyons à peine à 30m des Boches, et en un tour de main, il a arrangé tôles, planches, etc. Il ne pleuvait plus. 2 autres sont partis en reconnaissance, et, au bout d'une demi-heure, ils sont revenus avec un superbe brasero qui a fonctionné, je vous le garantis. Nous partons, et pendant notre absence, ceux qui nous ont remplacés se laissent barboter le brasero. Une heure après notre retour, un poêle épatant ronflait dans la cagna, et toute la nuit, il reste rouge ! En somme, bien que ce ne soit pas le même, nous ne sommes pas trop mal !.....*

*A propos des paquets, la Noël approche, et je sais que vous allez m'inonder de paquets pour ce jour-là : ne le faites pas. Nous serons, ce jour-là, en 1<sup>e</sup> ligne, et le lieutenant nous a promis de bien nous soigner (il a parlé de chocolat au lait, cigares, café, champagne, etc.). Si vous m'envoyez un paquet, qu'il n'y ait pas trop de friandises, qu'elles soient bonnes simplement. Pour le 1<sup>er</sup> de l'an, de même. Je crois que ce jour-là, nous serons au repos, là où nous étions la semaine passée.*

*Je viens de recevoir la lettre m'annonçant la mort d'Amama (Marie-Léonide Lamaison, grand-mère d'Elie, décédée le 6 décembre 1915). D'après vos lettres précédentes, je m'y attendais bien, mais quand même, c'est dur d'être loin dans ces moments-là !*

**Lettre**, Mardi **14 décembre 1915** :

*La nuit dernière, vers 11h, nous dormions, confiants en nos sentinelles, quand un bruit de gamelles et de quarts qui dégringolent nous a réveillés, et presque aussitôt, une grosse flamme jaillit dans la cagna : les quarts et les gamelles tombaient d'une musette qui avait pris feu, et les rondins de la cagna qui étaient autour du poêle brûlaient. Jugez du bond que nous avons fait ! Au fond, ce devait être comique de nous voir : à moitié réveillés, qui montant sur la toiture, qui étouffant le feu à l'intérieur. Il y en a un qui s'est mis à faire pipi sur le poêle ! Ca a très rapidement été éteint, et nous avons pu continuer à dormir tranquilles.*

*Aujourd'hui, il fait un temps superbe, un peu froid, mais on se remue. Je vous prie de m'envoyer chaque jour Le Petit Parisien ou un autre journal, car étant si loin de tout centre, nous ne pouvons nous en procurer, et c'est embêtant de rester sans nouvelles.*

**2<sup>e</sup> carnet**, samedi **18 décembre 1915** :

*A l'arrivée au Reichacker, je suis quelque peu estomaqué par le spectacle qui s'offre à mes yeux. Avant la guerre, cette crête était toute boisée : à l'heure actuelle, plus rien ! Quelques trous de 1m à peine ; tout est bouleversé, brûlé et ravagé par les obus. Les boyaux se croisent en tous sens et on ne s'y reconnaît plus. Des tombes partout : c'est qu'on s'est battu terriblement par là !*

**Lettre**, Dimanche **19 décembre 1915** :

*Ne vous en faites pas pour les cigarettes boches : je n'en fume pas. Du reste, après les événements des jours passés, il y en a peu, à la compagnie, qui admettraient d'avoir eu des relations avec ces crétiens.*

**Lettre**, Mardi **21 décembre 1915** :

*Il y a un moment en effet qu'au rapport on m'a désigné pour aller suivre le Peloton des Élèves sous-officiers. Je dois être rendu à Gérardmer pour le 29, et j'y passerai 15 à 20 jours. Ne déduisez rien de cela car presque tous les cabos de la compagnie ont déjà suivi ce peloton ou le suivant. Ce qu'il y a de certain c'est que je passerai 15 ou 20 jours tranquilles.*

**Lettre**, Lundi **10 janvier 1916** :

*Notre instruction suit son cours normal. On barde assez, mais on se sent tout de même heureux, surtout avec la neige qui tombe ces jours-ci. Hier, nous entendions fort bien le canon dans la direction où est le bataillon. Il y a peut-être eu du grabuge par là.*

**2<sup>e</sup> carnet**, jeudi **27 janvier 1916** :

*Je rentre de faire un stage de 23 jours au peloton d'élèves sous-officiers à Gérardmer. Là-bas, tout s'est bien passé. On bardait dur comme exercice, mais on était au moins à l'abri des obus. J'ignore les notes que j'ai obtenues. A Gérardmer, on peut s'amuser, mais vrai, je n'avais pas le cœur à aller danser. Que les poilus s'amuse, bon ; mais que les femmes du pays oublient si facilement la guerre, c'est pas compréhensible. Or, il y en a qui font la bombe : pauvres maris !*

**Lettre**, Dimanche **6 février 1916** :

*Aujourd'hui, nous rions des bûches nombreuses que l'on a ramassées hier soir, mais sur le moment, je vous assure qu'on n'était pas gai. Mon casque m'a protégé bien des fois. Au fond, cela devait être comique ! A un certain moment, mon sac s'est trouvé coincé entre deux piquets : pas moyen de me dégager. J'étais seul. Je pestais comme un démon. Pour comble de malheur, mes pantalons ne tenaient plus. Je les avais aux genoux, le derrière au vent !*

**Lettre**, Samedi **12 février 1916** :

*Nous avons refait hier soir le fameux trajet, mais beaucoup plus aisément, car il a neigé, et cela nous permettait de voir ; et puis, j'ai des bretelles ! Depuis quelques jours, l'adjudant est allé suivre un cours d'instruction : il a passé le commandement de la section à un sergent, et moi*

*je remplace le sergent. Ce qui fait que je suis dans une bonne cagna avec le sergent, bien tranquille et au chaud !.....*

*Ce qu'il y a surtout de terrible dans le crapouillotage\*, c'est l'effet moral. D'abord, on entend pendant assez longtemps le ronron particulier du crapouillot\*. On le voit dégringoler à toute vitesse, et l'explosion est comme un déchirement terrible qui secoue tout et comment ! Tandis que l'obus, ma foi, c'est plus court, on ne voit rien.*

### **2<sup>e</sup> carnet, lundi 14 février 1916 :**

*Le capitaine, depuis qu'il est revenu, active les départs (en permission). Peut-être mon tour viendra-t-il dans 20 ou 30 jours. Il me tarde rudement que ça arrive car on finit par se fatiguer de cette vie : c'est la lassitude qui nous gagne ; toujours des obus, des balles, sans voir l'ennemi, sans bouger de place. Risquer de claquer bêtement sans savoir d'où ça vient, c'est idiot. Tant qu'à faire la guerre, je crois que j'aimerais mieux la rase campagne : c'est peut-être plus dangereux, mais au moins on agit, on se défend, on voit ce que l'on fait. Et dire qu'il y en a encore peut-être pour de longs mois à rester dans nos trous !*

**On dit : « Le moral des troupes est excellent ».**

*C'est vrai que les poilus ont confiance, mais il ne faut pas se tromper sur le sens de cette phrase. Il ne faut pas croire absolument à la légendaire gaieté qui règne aux tranchées d'après les Messieurs de l'arrière : on est insouciant ; plutôt on se laisse faire, on attend. Et après tout, cette lassitude des hommes, ce désir si souvent exprimé de « vivement qu'on en finisse » est fort compréhensible en songeant aux véritables souffrances que l'on endure, tant physiques que morales : le froid, la fatigue, être trempé, ne pas dormir à son aise, les secousses morales que vous flanque un bombardement quand on est dans une cagna plus ou moins solide. Comme on pense alors à la maison, à tout ce que l'on aime ! On revit en pensée des moments lointains déjà, on se sent triste, on est résigné. Puis c'est la colère qui vous prend, le désir de se mouvoir, de lutter, de se venger. Et il faut rester là, attendre ! Et cela pour nous dure des mois entiers sans répit. Voilà bientôt 4 mois que le bataillon n'a pas été au repos, car on ne peut guère appeler repos les jours que nous avons passés dans les camps : on y travaille comme des nègres. Et puis, ce qui manque toujours, c'est de pouvoir quelques instants oublier ses souffrances, ne plus se sentir en guerre, quoi ! Aussi, on peut croire qu'il nous tarde tous d'aller passer 15 ou 20 jours à l'arrière, et surtout, surtout d'aller revoir un peu le patelin. Il ne faut pas croire pour cela que le Poilu soit abattu : loin delà, et bien souvent on rit, on s'amuse même follement. Mais il y a des moments où toutes ces idées vous passent par la tête, et surtout, on finit par faire son métier un peu à la je m'en f.... Mais, que vienne le moment où il faudra enfin agir, et l'on verra, je crois, que le Poilu français n'a rien perdu de ses qualités et il saura faire honneur à son renom.*

### **Lettre, Lundi 14 février 1916 :**

*La dernière fois que je vous ai écrit, il neigeait. Maintenant, il pleut. Alors, vous voyez la sauce que ça fait dehors ! On ne s'en plaint pas trop car ça nous donne du repos pour toute la journée.*

### **Lettre, Vendredi 18 février 1916 :**

*Décidément, il n'y a plus moyen de rien comprendre au temps qu'il fait ici. Pendant 3 jours, il a neigé ; puis 3 jours de pluie comme si on la flanquait pour rien ; de nouveau 2 jours de neige ; et maintenant, pluie torrentielle. Jugez un peu dans quel borborygme on vit ! On est comme des petits cochons et trempés comme des canards. Il faut pourtant en prendre son parti. Heureusement encore, les marmites\* nous épargnent. C'est calme plat dans le secteur de la section.*

### **Lettre, Mardi 22 février 1916 :**

*Vraiment, toute la semaine passée a été bien pénible, pluie ou neige, boue, etc. : tout pour nous fatiguer. On rouspétait comme des voleurs. Le principal résultat de tout cela est, du reste, chaque fois de nous aigrir, et alors, faut entendre les discussions. Pour un oui ou pour un non, ça y est, nous voilà partis. Ça devient pire qu'aux halles de Garris (village au-dessus de Saint-*

Palais) ! Maintenant du reste, c'est oublié, car depuis deux jours, il fait beau temps. Tout est blanc, et je crois qu'il va encore neiger. Mais j'aime bien mieux ça que la pluie : on se mouille moins. Depuis plus de 48h, nous entendons loin, bien loin de nous, une violente et continue canonnade. Ça cogne la nuit comme le jour. Ça doit chauffer dur là-bas. Je ne sais pas au juste où c'est : ça semble bien plus bas que l'Armand (Hartmannsweilerkopf).

**Lettre, Jeudi 2 mars 1916 :**

Nous entendons continuellement la canonnade très lointaine. Il paraît que c'est celle de Verdun. Faut-il que ce soit terrible pour que nous l'entendions jusqu'ici !....

**Lettre, Jeudi 9 mars 1916 :**

Je suis resté quelques jours sans vous écrire. Mais ne vous inquiétez pas ; et si cela m'arrive encore ces jours-ci, ne vous imaginez pas que nous serons montés là-haut. Nous sommes et nous restons ici pour quelque temps et je crois qu'on peut dire adieu au repos. D'autre part, à la Cie, les permissions sont suspendues car on est peu nombreux et on attend la rentrée des permissionnaires actuels. Alors, à quand mon tour ?

**Lettre, Mercredi 15 mars 1916 :**

J'ai été un peu souffrant pendant quelques jours. Oh ! pas grand chose, mais j'étais mal ficelé : des douleurs aux bras et aux jambes. C'est passé, maintenant. A peu près tout le monde dans la section y est passé. Je crois que c'est la venue du printemps qui nous vaut ça.....

Bon Dieu, je crois que les types qui ont construit les cagnas, creusé les tranchées et boyaux de ce secteur, n'ont jamais supposé que des hommes grands viendraient y habiter ! Ah ! Quels services me rend mon casque ! Par exemple, là où ça ne va plus, c'est dans certaines cagnas, par exemple celle d'où nous venons. Nous étions là-dedans 23. On était serré comme des sardines, et le bas flanc ayant à peine 1,60m de long, il fallait prendre des positions vraiment acrobatiques pour roupiller. Quand, par bonheur, quelques types sortaient soit pour une corvée soit pour le travail, vite on s'étendait avec de formidables soupirs de soulagement. Mais quand il en rentrait quelques-uns, c'était presque la bataille, et de toute façon, des engu.... Après avoir bien crié, juré, etc., on finissait par se tasser, et cette fois avec des soupirs de détresse, on appelait le sommeil qui venait, mais assez tard. Ajoutez à cela que nous n'avions pas beaucoup de paille. Aussi, quand on avait gardé sans un mouvement la même position pendant 2 ou 3h, on commençait à sentir des picotements sinistres dans les os des hanches et des coudes. Plus moyen d'y tenir, il fallait se retourner. Une, deux, trois, tentatives infructueuses, et à la 4<sup>e</sup>, le voisin se réveille. Grognements, injures mâchonnées dans un demi-sommeil. Ça se termine parfois en dispute, gros mots, puis, satisfait du résultat obtenu (rotation de 180° autour de l'axe de notre corps), on se tait, et tout rentre dans le calme. Mais pas pour longtemps, car L. L. M. M. les totos veillent. Je vous ai déjà décrit, je crois, les signes précurseurs de leurs attaques : légers chatouillements ; puis, l'attaque : démangeaisons effroyables. On finit bien par s'y habituer un peu, et en plein sommeil, on se gratte avec plus d'adresse et de dextérité que les aristocrates de Gibraltar et leurs similaires. A ce propos, ne m'envoyez plus de poudre : j'en ai à revendre. Ne croyez pas pour tout cela que nous soyons malheureux. En ce moment, je loge dans une cagna plus spacieuse, avec un lit (!) spécial pour moi (4 planches formant caisse). Voyez jusqu'où vont nos privilèges ! Les corvées de soupe ne pouvant se faire que la nuit, on nous porte le jus, le matin, au plumard !

**Lettre, Samedi 18 mars 1916 :**

Décidément, je crois que je tiens un beau brevet de guerre pour ma vieillesse. Je comptais vous écrire hier, mais j'en ai été totalement empêché par les douleurs qui m'avaient repris, assez violentes, au bras droit et à la jambe droite. J'ai tiré 2 ou 3 coups de fusil, j'ai cru que j'avais l'épaule arrachée ! Aujourd'hui, ça va mieux, et j'espère qu'avec le beau temps que nous avons (vrai temps de printemps méridional) depuis quelques jours, cela passera tout à fait. Donc, ne vous en faites pas trop pour ça.

**2<sup>e</sup> carnet, dimanche 19 mars 1916 :**

*Ca barde fort à Verdun. Lorsque brusquement, on nous a appris le recul de 6km, ma foi, j'ai eu quelque inquiétude, et les copains aussi. Mais il y a belle lurette que c'est dissipé et quand on nous annonce aujourd'hui que pour la 3<sup>e</sup> fois l'offensive boche reprend, nous nous demandons pourquoi ? Ils doivent bien se rendre compte pourtant que c'est inutile !*

*Les permissions qui n'avaient pas marché pendant quelques jours ont repris. Je suis actuellement le 24<sup>e</sup> à partir, et si tout marche normalement, j'espère pouvoir enfin aller à la maison vers le 10 avril. J'écris à la maison que ce sera pour fin avril : comme ça, s'il y a du retard, ils seront moins déçus ! C'est tout de même malheureux de voir qu'en 6 mois on n'a pas trouvé le moyen de faire partir 200 poilus en perm ! Il est vrai que nous sommes si peu nombreux qu'on ne peut en envoyer des masses à la fois. La Compagnie compte un maximum de 100 combattants, et c'est l'une des plus fortes !*

**Lettre, Lundi 27 mars 1916 :**

*Ça y est : guéri ! Et c'est pas malheureux, car pendant une quinzaine j'ai rudement souffert, et inutile de se faire porter malade : pas de fièvre, donc pas malade ! Enfin, c'est passé.*

**Lettre, Vendredi 31 mars 1916 :**

*Quant à la permission, il se pourrait bien que j'arrive pour Pâques, mais ne croyez pas que je ferai quoi que ce soit pour cela. Je veux dire que je ne retarderai pas mon tour pour être à ce moment à la maison, car avec les temps qui courent, il fait bon prendre tout ce qui arrive.*

**Lettre, Vendredi 9 juin 1916, 9h du soir :**

*Je profite d'une nuit de repos pour vous écrire un peu longuement. Je suis étendu sur ma couchette, à l'abri des totos, car nous avons préféré balancer toute la paille. A côté de moi, 6 poilus, la pipe au bec, jouent une formidable partie de bourre. La banque en ce moment compte 12 sous : c'est passionnant. Ça a un peu l'aspect des tripots (?), du moins comme tenue débraillée au possible, les revolvers, fusils et couteaux pendant à tous les clous. Dans un coin, un poêle en fer blanc qui m'enfume et me fait pleurer, et de tous côtés, des cris, des interpellations plus ou moins polies dans le patois "nizarte".*

**Lettre, Jeudi 22 juin 1916 : Monsieur Antoine Barthaburu à Saint-Palais B.-P.**

Chers Grands (Thérèse et Antoine),

*Ca me fait tout drôle de vous écrire à vous seuls, patrons de la boîte. Vous devez être fiers de votre importance. Enfin, le principal est que papa et maman se reposent bien tranquillement.*

**Lettre, Mercredi 5 juillet 1916 :**

*Il faut voir le terrain ! Ça a dû être effrayant ici. Tout est ravagé, bouleversé ; pas un sapin, pas une herbe ; des boyaux délaissés dans lesquels sont enterrés des centaines de cadavres ; de la ferraille partout. A côté de ça, un panorama splendide s'offre à nous : toute la plaine d'Alsace est devant nous. Au loin, au diable vert, on voit circuler les trains, fumer les usines. Ce n'est pas du tout une vision de guerre !*

**Lettre, Vendredi 7 juillet 1916 :**

*Écoutez mes frère et sœur, écoutez bien ou plutôt lisez bien : j'ai ma petite Croix de Guerre depuis hier. Oh ! La citation n'est pas bien terrible, à l'ordre du bataillon, à la suite des patrouilles de l'Hilsenfirst, quelque chose dans ce genre : Éclaireur d'élite, d'un courage remarquable. A déjà été blessé au début de la campagne. Donc, rien d'extraordinaire. Aussi, n'allez pas faire trop d'espantes et retenez papa qui en sera fier comme Artaban.*

**Lettre, Samedi 9 septembre 1916 :**

A l'issue des combats de septembre 1916, dans la Somme :

*Je viens à l'instant d'apprendre que je suis nommé sergent, toujours à la 2<sup>e</sup> compagnie. Ça m'a fait plaisir.*

**Lettre**, Vendredi **15 septembre 1916** :

*Une bonne, très bonne nouvelle, bien que ma permission en soit pas mal retardée. Je quitte le front et vais à Saint-Cyr suivre le cours des élèves-aspirants. Le Fourrier est venu me préciser que je partais demain matin !! Vous pensez si je suis content !*

**Lettre**, Saint-Cyr, Jeudi **21 septembre 1916** :

*Notre stage va durer jusqu'à fin décembre, et, si je suis reçu à l'examen de sortie, je serai aspirant. Après le stage, je retourne au Dépôt d'où je viendrai avec une permission de 8 jours, et ensuite, le front. Ici, notre vie ne sera pas désagréable. Ça barde dur comme discipline, et toute la semaine, défense de sortir. Mais le dimanche, permission pour Paris, ce qui est rudement chic ! Envoyez-moi, je vous prie, de l'argent, car il va falloir que je me frusque un peu. N'envoyez plus de paquets..*

**Lettre**, Saint-Cyr, dimanche **8 octobre 1916** :

*Pour une tuile, ç'en est une ! Privé de sortie aujourd'hui pour avoir été vu dimanche dernier en béret à Paris ! La privation, c'est idiot, et ça n'a guère d'importance, si ce n'est que je vais moisir toute la journée ici.*

**Lettre**, Saint-Cyr, mercredi **11 octobre 1916** :

*J'ai eu quelques nouvelles du bataillon : sur les 3 capitaines qui restaient, 3 tués. 7 ou 8 lieutenants morts ou blessés. Et dans les Cies, 60 à 80 poilus par terre, et les Cies comptaient à peine 110 - 120 hommes. Je l'ai échappé belle ! Je ne sais pas exactement où c'était. Ce soir, j'ai eu 17 en interrogation. Tout continue à bien aller.*

**Lettre**, Lundi **6 novembre 1916** :

*Je vous dirai, du reste, que c'est un de mes plaisirs du dimanche, de m'appuyer de bons dîners : j'en ai été privé trop longtemps, alors je me rattrape !*

*Mon pauvre Antoine ! Tu n'as pas de veine à la chasse ! Si tu avais été avec nous ce matin, tu aurais pu tirer 7 ou 8 lièvres, des faisans et un chevreuil que nous avons laissé échapper, je ne sais comment.*

**Lettre**, Mercredi **15 novembre 1916** :

*Depuis quelques jours, il fait froid et beaucoup de brouillard. Les copains doivent commencer à battre la semelle dans les Vosges. Il y a un an, j'étais au col de Sainte-Marie. Bien souvent, j'aime à songer à ce temps passé. Il y a eu de bien mauvais moments, mais je vous assure qu'il y a des souvenirs qui me sont très agréables : nos interminables discussions dans la cagna de Croix-le-Prêtre, les immenses tranches de pain grillé, les heures entières à regarder tomber la neige dans la plaine... avec les obus. Par contre, il y a d'autres souvenirs qui me donnent le frisson, et alors, je ne vous le cache pas, me sentir si tranquille ici et songer que dans 2-3 mois il faudra recommencer, ça me fait presque peur. En attendant, ma foi, profitons !*

**Lettre**, Saint-Cyr, samedi **25 novembre 1916** :

*J'ignorais que Beaulieu fût tué. Pauvre garçon ! Il y a quelques temps, il m'avait écrit et me disait qu'en descendant des tranchées, il viendrait me voir. Depuis, plus rien, bien que je lui aie écrit, et j'étais étonné. J'ai su que le 23<sup>e</sup> avait écopé dur à Reims (400 hommes par terre, m'a-t-on dit). Demain, je sors. Il est probable que je passerai une bonne journée, car nous avons un petit banquet : 25 types de la section. Je vous raconterai tout ça.*

**Lettre**, Saint-Cyr, samedi **9 décembre 1916** :

*Ça y est : à mon premier congé à Saint-Palais, je ferai mon entrée dans le monde. Je viens en effet d'être invité à aller prendre le thé chez Mlle Paule Cauchenarde, Quartier Errécartia, à Oneix. Je m'explique. En rentrant ce matin de l'exercice, je trouve une lettre, écriture inconnue, timbre Saint-Palais. Au verso, l'adresse que je vous donne plus haut. Je suis complimenté en termes assez vexants sur mon attitude dans le métro, le 24 novembre dernier. Je*

*vous ai raconté ce qu'il en était, et ne vous ai pas caché que moi et mes camarades étions tous de bonne humeur. Voilà le résultat. Il m'importe peu de savoir qu'il y a à Saint-Palais des gens assez petits et assez bêtes pour m'insulter à ce propos, mais je ne vous cache pas que j'ai été très mortifié de la façon dont on m'écrit. J'ignore qui m'écrit, ou du moins je n'ai que des doutes que je ne veux pas formuler. Voyez-vous, de votre côté, qui peut m'avoir écrit, quelle est la personne amie (!) de la famille qui était à Paris à cette époque, voyage en 1<sup>e</sup> classe dans le métro ? Je crois, pour moi, que c'est une lettre qu'on a fait écrire, car l'écriture n'est pas déguisée. Un gros flacon d'encre noire là-dessus, et n'en parlons plus.*

**Lettre, Saint-Cyr, lundi 15 janvier 1917 :**

*Reçu ce matin un mot de maman. Tu me parles de l'alerte Zeppelin. Elle a eu lieu à l'École également, et cela nous a même valu de bien nous amuser. C'est à 7h, au moment d'aller souper, qu'on nous a prévenus. Pendant le souper, rien d'anormal. Toutes les lumières étaient éteintes, sauf quelques becs au réfectoire. Le colonel était là, de même que tous les officiers. Quand on a eu fini de manger, il a fallu rester au réfectoire, et au bout de 10 minutes, le pétard a commencé. Le colon ne disait rien et nous a laissés faire : vous voyez d'ici ce que 600 hommes réunis dans une salle et chantant à tue-tête pouvaient faire de chahut ! Ça a duré une bonne demi-heure, puis l'alerte a été terminée.*

**Lettre, Saint-Cyr, lundi matin 5 février 1917 :**

*C'est fait. Les dimanches à Paris sont enterrés. Hier matin, à 11h<sup>1/2</sup> j'étais à Auteuil, chez Briguier. Je suis parti à 3h<sup>1/2</sup> avec un léger cafard, songeant que c'était mon dernier dimanche qui s'écoulait. Je suis resté très sage, car ce matin, nous devons passer pratique.*

*C'est fait, je viens de rentrer. J'ai eu une assez chic question, et je me suis bien tiré d'affaire. Demain, je passe l'examen théorique. J'ai très bon espoir.*

*Nous quittons Saint-Cyr vendredi prochain. Je serai à Grasse dimanche, sans doute.*

**Lettre, Saint-Cyr, vendredi 9 février 1917 :**

*C'est fait. On nous a lu hier les résultats des examens. Je suis reçu, et serai Aspirant, mais la nomination ne comptera qu'à partir du 15 février. Ecrivez-moi donc encore sergent. Mon résultat n'est pas mauvais. Je suis 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> de la Compagnie sur 143. Nous quittons Saint-Cyr cette après-midi. Dès que j'arriverai à Grasse, je vous écrirai pour vous donner mon adresse.*

**Lettre, Samedi 3 mars 1917 :**

*Voyage décidément interminable. Nous ne savons plus où est notre bataillon. On nous trimballe de gare en gare, comme de vulgaires colis, non des aspirants !*

**Lettre, Jeudi 8 mars 1917 :**

*Nous sommes toujours au repos, et pour longtemps encore, dit-on. On nous garde pour la bonne bouche. Dimanche, après midi, il y avait une séance récréative (chansonnettes, etc.) par des types du 14<sup>e</sup>. Quelques numéros pas mauvais du tout, et tout ça, dans un très joli cadre : un parc, une scène décorée de fleurs, et presque tout le bataillon était à la fête, groupé sur la pente d'un champ comme sur un amphithéâtre. Bref, journée très agréable.*

**Lettre, Dimanche 11 mars 1917 :**

*Nouveau changement, et définitif, cette fois. Avant hier, nous sommes arrivés au bataillon à 4h de l'après-midi. Présentation au commandant qui nous accueille fort bien, et me dit : « C'est vous qui êtes le mieux côté. Dès qu'on le pourra, on vous nommera sous-lieutenant. ». Ça m'a fait plaisir, vous le jugez bien. La seule chose qui m'embête, c'est que je n'ai pas pu retourner à ma compagnie où il y avait déjà un aspirant. Je suis à la 4<sup>e</sup> compagnie, où j'ai été accueilli pas trop chaudement ni froidement : accueil quelconque. Je commande la 1<sup>ère</sup> section, mais j'ai 2 sergents qu'il faudra que je secoue, je crois. Enfin, j'attends de connaître un peu les poilus pour tourner la vis, si nécessaire.*

**Lettre**, Mercredi **14 mars 1917** :

*Je commence à bien m'acclimater à ma nouvelle Cie. Les premiers jours n'ont pas été très agréables, mais maintenant ça va. Ma section (que j'ai trouvée dans un bel état de pagaille) a néanmoins bien travaillé. Je les prends bien en main, et je crois que ça ira.*

**Lettre**, Lundi **19 mars 1917** :

*Thérèse me demande comment je me débrouille avec mes hommes ? Ca commence à aller, mais les premiers jours ne furent pas très drôles. J'ai trouvé la section dans un état complet de pagaille. Les gradés s'en fichaient, et les hommes plus encore ! Heureusement, j'ai trouvé un bon appui dans les autres chefs de section (adjudant-chef Boissié, sous-lieutenant Maria, connu d'Antoine). J'ai serré un peu le cran, et ça va déjà à peu près. Jugez un peu de la débâcle qu'il y avait : mercredi dernier, nous avions repos ; le travail de nuit étant fini, le commandant prescrit une revue qu'il passerait lui-même. J'ai 3 types qui ont trouvé le moyen d'arriver à la revue couverts de boue, des pieds à la tête ! J'étais fou ! Résultat : un caporal cassé. Le commandant ne m'a rien dit, ce dont j'étais vert. La veille du départ, nouvelle revue : la section se présente dans un état lamentable. Le lieutenant qui commande la Cie punit encore un type et me fait faire l'observation amicalement par l'adjudant-chef. J'ai engueulé les sergents, et depuis ce jour (on m'a du reste donné un autre sergent), tout va mieux. Aujourd'hui, ça a été parfait. Je crois que mes hommes ne me prennent ni pour un mauvais bougre ni pour un imbécile. Je saurai les avoir proprement.*

*J'oubliais de vous dire qu'ici je suis dans une superbe chambre à 3 lits, avec mes 2 adjudants. Je vais profiter de tout mon cœur de mon plumard !*

**Lettre**, **Lundi 27 mars 1917, 8h du soir** :

*Désormais je pourrais encore moins qu'avant vous dire ce que je fais et où je suis : les ordres sont formels là-dessus, et je courrais trop gros risque. Donc je ne dirai plus rien. Sachez simplement que je suis très tranquille.*

**Lettre**, Mercredi **11 avril 1917** :

*Je vous ai dit que je me suis acheté un porte-carte, mais ça coûte cher, et ma bourse s'en ressent. Comme d'autre part, nous aurons peut-être de grands voyages à faire, il faudrait que je sois un peu muni.*

**Lettre**, Jeudi **19 avril 1917** :

*Je vous envoie cette lettre par un camarade qui va à Paris. Je peux donc vous donner quelques détails de plus.*

*Envoyez-moi des colis avec quelques conserves : pâtés, sardines, thon, etc., et comme tabac, du 50 pour la pipe, et du jaune en paquets. Aussi, de la gnole.*

**Lettre**, Dimanche **29 avril 1917** :

*C'est de Paris que je vous écris, de Paris où je suis venu passer 24 heures. Voici comment. Le bataillon étant au repos, on donne quelques permissions de 24 heures pour Paris, chaque jour. C'est court, mais c'est agréable, quand même.*

**Lettre**, Dimanche **20 mai 1917** :

*Nous sommes absorbés tous ces jours-ci par des épreuves sportives, soit dans le Bataillon, soit contre les autres Bataillons : c'est notre grosse préoccupation. Notez avec ça que je suis l'un des champions du bataillon (ce qui épatera peut-être Antoine).*

**Lettre**, Lundi **21 mai 1917** :

*On a formé au bataillon une équipe d'association (football association), et une de rugby, et on fait également de l'athlétisme. Le commandant, qui est très sportif, encourage tout ça, d'autant plus que nous avons eu quelques succès. En association, on a battu les autres équipes du groupe, et en rugby, hier, nous avons battu par 6 à 4, après une jolie partie, une sélection du*

30<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup>. Vous voyez qu'au 115<sup>e</sup> on est un peu là. Comme athlétisme, samedi a fait 8 jours, il y eut une réunion à laquelle assista le général. Sur 7 épreuves (football association, saut en longueur avec élan, en hauteur avec élan, à la perche, poids, 100m plat, et 110m haies), le 115<sup>e</sup> en a remporté 4 : football, 100m plat, poids (votre serviteur, avec 9,90m), saut en longueur avec élan (moi, avec 5,80m). Depuis, nous nous entraînons plus régulièrement car le commandant était très content, et le soir, il nous avait payé le champagne ! En plus de ça, le matin, j'avais gagné 1 bouteille de champagne et 10 beaux cigares. Vous voyez que nous sommes un peu là !

*Les permissions reprennent, mais ne m'attendez pas encore d'au moins un mois.*

**Lettre**, Vendredi 1<sup>er</sup> juin 1917 :

*Vendredi dernier, j'ai débarqué à Paris dans l'après midi pour une perm de 24h. J'ai passé une bonne journée et je me suis amusé sur les boulevards en voyant passer les cortèges de midinettes grévistes. Tout se passait du reste très calmement. Elles chantaient quelque peu : « Les patrons sont des cochons, ton, taine ». Mais pas de désordre, et les agents les regardaient passer en se tournant philosophiquement les pouces.*

**Lettre**, Mardi 26 juin 1917 :

*Nous sommes ici pour quelques jours : nous serons tranquilles, je crois. Notre régime sera le même qu'en ligne : roupiller tout le jour, travailler la nuit. Ce qui fait que le matin, lorsqu'on se couche, les alouettes nous font de ces tintouins remarquables : elles chantent comme des petites folles ! Ca fait rien : si j'étais alouette, j'irais chanter autre part !....*

**Lettre**, Jeudi 28 juin 1917 :

*Il pleut, ce qui fait que cette nuit, on ne va pas au travail. Les poilus ont trouvé cette inspiration des nuages magnifique, et sont, à l'heure actuelle, affalés sur leurs bas flancs au fond des sapes. Pour moi, j'ai rêvé un moment aux jours passés et à venir, puis je me suis souvenu que je devais vous écrire. Mais, que vous raconter ? C'est l'éternelle question que je me pose. C'est toujours la vie dans les boyaux. Le jour, on roupille, et on houspille un peu les poilus pour les obliger à quelques petits travaux d'aménagement et de propreté. La nuit, on travaille, et on braille un peu après ces mêmes poilus qui sont parfois plus ou moins doués de bonne volonté. Et toujours, on est bercé ou plutôt secoué par le son du canon.*

**Lettre**, Mercredi 11 juillet 1917 :

*Envoyez-moi le plus tôt possible 4 ou 5 bérets, des petits comme celui que j'ai pris, si possible étoffe un peu mince, pointures 55, 56, et un 58. Dites-moi ce qu'ils vous coûtent, et combien je peux les vendre.*

**Lettre**, Mardi 7 août 1917 :

*Je suis malade, mais d'une maladie que je prends en rigolant après m'être fort inquieté tant que je ne savais pas ce que c'était : j'ai la gale ! Il y avait déjà une quinzaine de jours que je me demandais ce qui m'arrivait, quand, ce matin, Hardy\*, qui vient de l'avoir, de même que tous les officiers de la mitrailleuse, m'a mis sur la voie. Aussitôt, j'ai bondi me faire froter jusqu'au sang, pommader, etc., et d'ici 8 jours, il n'y paraîtra plus rien.*

*Malheureusement, nous sommes dans un patelin où les divertissements sont plutôt rares. Il y a 2 bistrottes dont les patronnes (« la mère 6 fesses », comme on l'appelle !) sont horripilantes : sales, et plus souvent soûles qu'à jeun. Comme personnages : le maire, espèce d'orang-outang qui trimballe partout ses membres démesurément longs ; Mlle Alice, charmante jeune fille qui a le tort d'être l'unique joli spécimen du sexe faible, ce qui fait qu'elle a une foultitude d'adorateurs : ça provoque des prises de bec assez sérieuses. En plus de ça, nous admirons les vaches et cochons du pays, et là se borne tout ce qu'il y a d'intéressant au pays. Résultat : m'étant laissé aller au farniente absolu, le cafard m'a pris, mais comment ! Et pendant 20 jours, j'étais désespéré. Puis, des Américains sont, comme je vous l'ai dit, venus dîner chez nous. Le soir, ils étaient plus que gais, et moi aussi ! 2 jours après, je vais chez eux, et, cette fois j'avoue, à ma honte, que je suis rentré (fort heureusement dans la nuit personne n'aura rien vu)*

*dans un pitoyable état. C'est ce qui m'a remis daplomb! Depuis, je travaille un peu, et je m'en trouve fort bien.*

**Lettre, Jeudi 23 août 1917 :**

*Toute la semaine dernière, nous avons été faire l'instruction des Américains. Il s'agit de montrer aux Américains ce que nous savons de la guerre, et comment nous agissons. On assiste alors à des scènes épiques, et un spectateur qui observerait bien rirait parfois de bon cœur! Chez eux, très peu de gens parlent français, et ceux qui se targuent de parler français s'expriment dans un petit nègre des plus comiques. Chez nous, idem en salade. Pour moi, mes réminiscences d'anglais me servent beaucoup, car je parviens à expliquer plus ou moins bien ce que je veux, et je me fais comprendre. Le malheur est que je ne suis pas assez souvent avec eux, sans quoi, je crois que je ferais de rapides progrès.*

*Revenons à l'instruction, et prenons le cas général. La section des Chasseurs exécute un mouvement. Il s'agit d'expliquer aux Américains ce que nous avons fait, pourquoi et dans quelles circonstances nous agissons ainsi. Tels des autruches cachant la tête sous leurs ailes (je m'aperçois que ma comparaison va être bizarre, et j'aurais mieux fait de parler de sourds qui hurlent), on se met à donner des explications en criant. L'Américain, très calme, nous regarde et répond : « No ». Alors, on entreprend le petit nègre ; on se désarticule les bras et les jambes ; on chipe quelques mots d'anglais dans un dictionnaire ; et finalement, on fait appel à un interprète.... qui interprète plus ou moins bien. On recommence la manœuvre. Les Américains l'exécutent ensuite, et, quand on voit que c'est compris, on passe à autre chose. Car il ne s'agit pas, pour nous, de dire « comment il faut faire », mais de montrer « ce que nous faisons ». Libre à eux d'en tirer quelque conclusion qu'ils veulent.*

*Vous me demandez ce que je pense d'eux. Ma foi, c'est assez compliqué ! Au point de vue physique, ils n'ont pas "un type". Ce sont, c'est très visible, des gens d'origines très diverses. Français, Anglais, Espagnols, Italiens, ou Allemands : tous une mentalité, « américains ». En général, beaux hommes, secs, musclés, belle allure, bien que certains soient très jeunes, et même gosses. Au point de vue sentiment, froids, assez calmes, semblent tout trouver naturel. Une vanité : ils sont Américains, et chez eux tout est grand. Dans leurs relations avec nous, très gentils, complaisants. Je crois bien qu'on leur a dit sur tous les tons que les Chasseurs sont des soldats français, etc., et ils semblent assez fiers d'être avec nous. Il faut vous dire qu'eux sont de l'Infanterie de Marine, et se prétendent les meilleurs de l'armée américaine. Pognon : en pagaille. Un soldat touche 80fr par mois ; un sergent, plus de 200. Alors, jugez des réceptions quand on va chez eux ! Le champagne coule ferme, et l'or roule. Ils se font même estamper par les paysans, ce qui est, du reste, honteux. Il semble qu'ils aient, à notre égard, des idées de légèreté, de frivolité, etc., mais ils ne le laissent guère voir. Au point de vue guerre, je ne sais trop ce qu'ils pensent. Beaucoup sont « curieux de voir ce que c'est » (le seront-ils toujours ?), et en tout cas, ils observent et étudient scrupuleusement ce que nous leur montrons. En somme, on vit avec eux en grande et très sympathique familiarité.*

**Lettre, Mardi 28 août 1917 :**

*Si vous avez des bérets n° 3, (bleu foncé, épais), envoyez-m'en 7 ou 8, pointures 55, 56, 57.*

**Lettre, Samedi 29 septembre 1917 :**

*Une triste nouvelle : le pauvre Bidegain a été tué il y a 3 jours ; un obus lui est tombé dessus, et on n'a retrouvé que peu de choses !... Je suis un peu fatigué, mes yeux se ferment : je vais dormir.*

**Lettre, Aux Armées, le 8 ou 7 (je ne sais plus) octobre 1917 :**

*Pour entrée en scène, j'ai écopé de la 1<sup>ère</sup> nuit fraîche et même froide. C'est étonnant comme l'été vous fait oublier l'hiver ! J'avais à peu près oublié ce que c'était que le froid. Ca a été un 1<sup>er</sup> rappel, et dans nos conversations nous parlons maintenant assez souvent de l'hiver, du Reichaker, Braunkopf, et autres lieux : c'est le seul que jusqu'ici j'ai passé au front, mais il fut*

*assez dur pour que je m'en souviene. Mais bon, c'est la guerre, et je ne m'en fais pas pour un sou.*

*Dans les communiqués, vous pouvez voir que l'on parle assez souvent de notre secteur, et je vois chaque fois maman inquiète. Non ! Sois tranquille ! Ces histoires de coups de main, ça dure 1h, 1h ½, et c'est tout à fait local. De tout le reste de la journée, on n'entend que quelques coups de fusil par-ci, par-là. Certainement, un étranger se promenant par exemple en ce moment dans notre secteur rirait tout bas de ce qu'on lui raconterait. C'est la guerre actuelle !... Pour nous, je vous ai déjà raconté comment nous avons bien soigné ces messieurs d'en face, qui, depuis, sont assez calmes.*

**Lettre, Jeudi 18 octobre 1917 :**

*Ça va mieux, beaucoup mieux, et je peux vous détailler un peu notre dernier séjour aux tranchées..... Un beau soir, tous les 75 et 155 du secteur se mettent à cogner, et en même temps nos poilus sortent. Ça faisait un raffut de tous les diables (bleus !). Le 1<sup>er</sup> Chasseur qui entre dans la tranchée boche reçoit en pleine figure un fantastique coup de poing qui lui laisse juste assez de présence d'esprit pour abattre son adversaire ! (ceci est absolument authentique). Les Boches étaient presque tous dans leurs sapes. Seuls quelques guetteurs furent faits prisonniers. Quant aux autres, qui ne voulaient pas sortir des sapes, ils y ont été grillés avec des bidons d'essence et des grenades incendiaires. Ils ont sûrement passé une bien triste soirée ! Nos pertes ont été de quelques blessés légers. Et voilà comment le 115<sup>e</sup> s'est montré fort digne de sa réputation à la Division, car le coup a été effectué dans un secteur où les Boches aiment parfois se montrer remuants. Pour moi, tout s'est borné à quelques patrouilles, dont une fut un peu tourmentée, mais sans casse aucune.*

**Lettre, Samedi 3 novembre 1917 :**

*Veille de départ, mais non pas, comme je l'avais supposé, pour l'Italie, bien loin de là ! Ecoutez bien : je quitte le 115<sup>e</sup> demain à midi, mon pauvre vieux 115, pour aller à la 66<sup>e</sup> Division, où je vais très probablement être nommé sous-lieutenant dans un bataillon que j'ignore encore..... Je n'irai donc pas en Italie. Je quitte mon vieux 115<sup>e</sup>, et je vous assure que ça me serre un peu le cœur. Mais c'est fait, et dans des cas pareils, j'ai pris pour principe de suivre une première idée, parfois sur un coup de tête. Ne regrettons rien.*

**Lettre, Samedi 8 décembre 1917 :**

*Quant à notre situation, elle est de moins en moins bonne. La Division est reformée et les cadres complétés. Il y a du rabiote d'officiers, donc on s'est payé notre tête.*

**Lettre, Mardi 22 janvier 1918 :**

*J'ai reçu aujourd'hui tout un stock de lettres qui couraient après moi depuis 10 jours. N'en recevant pas, il me semblait qu'on ne m'écrivait pas et je m'abstenais d'écrire.....  
Cafard ! Cafard ! Cafard !*

**Carte de correspondance militaire**

*Rien à signaler. Etat excellent, mais je n'ai pas reçu vos lettres depuis près de 8 jours à la suite du changement d'adresse. Avez-vous reçu ma lettre d'il y a deux jours, avec photos ?*

**Lettre, Vendredi 1<sup>er</sup> février 1918 :**

*Lorsque nous avons appris que nous devions passer quelques temps dans les bataillons, j'ai été pris d'un cafard noir, horriblement. Non pas que je sois ennuyé de monter en ligne, j'y suis habitué ! Mais notre situation devenait vraiment trop bête ! Je ne suis pas en effet affecté définitivement au 5<sup>e</sup>, je ne fais que remplacer un aspirant qui a été suivre un cours d'un mois comme nous dans l'artillerie. Vous voyez ça d'ici ! Je ne peux guère porter d'intérêt à ma nouvelle section que j'aurai à peine le temps de connaître, et je me demandais surtout quel accueil me serait fait. Tout s'est bien passé. Je suis tombé avec de chics sous-offs qui ont copiné tout de suite, et pour le boulot, je le laisse faire presque entièrement par les sergents. Je n'ai en*

somme qu'une surveillance pour assurer ma responsabilité. Quant à retourner au 115<sup>e</sup>, hélas, je n'y songe plus : 4 mois, c'est vraiment trop tard. Tant pis : ce qui est fait est fait. D'autre part, je crois savoir que je suis 6 ou 7<sup>e</sup> sur la liste des nominations à la Division. Alors, je reste; j'en ai pris mon parti, et j'attends.

**Lettre, Jeudi 14 février 1918 :**

Maman me dit : « Je crois que vous n'êtes pas tranquilles ». En effet, la région est un peu mouvementée, mais pas dans mon secteur, c'est plus à droite. Ici, depuis 15 jours que je suis en ligne, je n'ai pas reçu un seul coup de fusil, ni vu le quart d'un boche. C'est vous dire que tout est très calme. Mais nous sommes haut placés et avons une belle vue. Avant hier soir, nous avons assisté à un coup de main fait par nous à la tombée de la nuit. On ne voyait pas les hommes, c'était trop loin, mais le bombardement. C'était merveilleux : obus incendiaires, etc. Le Boche n'a pas riposté trop fort. Je crois (mais je n'en suis absolument pas sûr) qu'on a fait quelques prisonniers avec aucune perte chez nous.

**Lettre, Vendredi 1<sup>er</sup> mars 1918 :**

Dans la lettre de Thérèse reçue hier, je trouve enfin un « reçu » de la lettre où je vous annonce ma citation. J'étais très étonné que vous ne m'en ayez encore rien dit et commençais à croire que ma lettre était perdue..... Je ne sais toujours rien au sujet de ma perm : un Turc a attendu comme ça 7 ans ! Je commence à suivre ses traces, bien que je n'aie pas encore à me plaindre, attendu qu'il n'y a pas même 3 mois que je suis rentré. Je voudrais bien, toutefois, partir avant que les Fritz n'aient commencé à faire les imbéciles, car alors je ne sais plus comment ça marchera. Ça ne fait rien, depuis le temps qu'on en parle, de leur coup de tampon, ils pourraient bien se décider! Ça commence à devenir la barbe de les attendre toujours ! Ont-ils donc peur d'une réception indigne de leurs belles poires ?

**Lettre, Dimanche 26 mars 1918 :**

Je ne sais si je vous ai dit qu'il y a environ 20 jours, j'ai été de nouveau proposé comme sous-lieutenant, et c'est la raison pour laquelle je suis passé au 28<sup>e</sup>. Mais cela ne m'a guère émotionné, car ça fait trop de fois que ça arrive, et je n'y croirai que si par hasard je reçois un jour les galons. Adieu les ambitions, j'en ai pris mon parti !

**Lettre, Jeudi 28 mars 1918 :**

Hier, je vous écrivais que j'avais renoncé à voir arriver ma nomination. A l'instant, je viens de la recevoir: Suis nommé sous-lieutenant, à titre temporaire au 17<sup>e</sup> bataillon. Pauvre permission ! !

**Lettre, Lundi 1<sup>er</sup> avril 1918 :**

Je suis à la 3<sup>e</sup> Cie. J'ai été fort bien reçu par mes nouveaux camarades, et le soir, le commandant Marchant, homme charmant, m'a retenu à dîner. Je ne connais pas encore bien tout le monde, mais je crois que je ne serai pas trop mal ici.

**Lettre, Mardi 16 avril 1918 :**

J'accepte, avec remerciement, l'offre de Thérèse d'être ma caissière, à condition qu'elle ne regimbe pas le jour où je ferai un appel de fonds, car si ma solde a augmenté, il en sera de même des dépenses, d'autant que je ne me priverai pas de grand-chose.... Mais sois tranquille : tu pourras, je l'espère, me constituer une petite dot.

**Lettre, Samedi 20 avril 1918 :**

Aurai-je vu du pays, grand Dieu, depuis 3 ans ! D'après les renseignements qu'on nous donne, tout semble bien marché maintenant, là-haut. Il y a eu des moments très critiques, et des combats vraiment féroces. On nous a cité le cas d'un régiment qui, n'ayant plus de cartouche, s'est battu plusieurs heures à la baïonnette, Boches et Français se mordant à pleines dents !.....

*Ma solde étant de 240fr par mois, j'ai fait une délégation de solde de 120fr au nom de papa. Voici ce que c'est. Tous les mois, à partir du mois de juin, vous recevrez 120fr (que je prie Thérèse de conserver), car avec les indemnités, etc., je toucherai encore près de 300fr par mois, et je crois (!) que ça me sera suffisant ! Cela vous sera payé par l'Officier Payeur du 49<sup>e</sup> de Bayonne qui vous enverra un mandat-carte. Vous n'avez aucune formalité à remplir. Cela offre le gros avantage que, quoiqu'il m'arrive, cette somme vous sera payée jusqu'à la fin de la guerre. Thérèse, soigne bien mes intérêts !*

**Lettre, Jeudi 25 avril 1918 :**

*Nous sommes arrivés ici après 4 jours de marche, pendant lesquels nous avons fait plus de 100km (ils se dirigent à nouveau vers la Somme). Le besoin de repos commençait à se faire sentir, mais ça fait un bon entraînement. Le patelin n'a rien de bien beau. Des maisons en torchis, 4 poules, 3 vaches, 12 brebis prennent parfois leurs ébats dans les rues. Les poilus sont vraiment « au vert » et se reposent tant qu'ils peuvent. D'ici quelques jours, nous allons, je crois, faire des manœuvres, ou tout au moins recommencer sérieusement l'instruction.*

*Vous avez dû lire dans les journaux que les perms reprennent : le taux, chez nous, est de 3%. Donc 1 officier seulement pour tout le bataillon. Et comme il y en a qui attendent depuis encore plus de temps que moi, ne m'attendez pas avant un mois au minimum.*

**Lettre, Mardi 30 avril 1918 :**

*Depuis 3 jours, nous sommes dans un patelin moche au dernier degré. Les hommes ne sont guère bien dans des granges ouvertes à pas mal de vent, et pour moi, je suis, avec les 2 sous-lieutenants de la Cie, dans un grenier où je n'ai chaud que grâce aux couvertures qu'une bonne vieille a bien voulu me prêter. Mais on ne s'en fait pas plus pour ça, soyez en sûrs !*

**Lettre, Vendredi 7 juin 1918 :**

*Hier, au bataillon, il y a eu une petite fête, concert, etc. C'est toujours la même chose : on y entend toujours les mêmes chansons connues de toute la France et dites plus ou moins bien. Il y avait pourtant 2 types assez bons qui nous ont fait passer un bon moment. Le soir, tous les officiers ont dîné ensemble : soirée très cordiale, animée de la plus franche gaieté, mais la fin a été moche. Au moment où l'on était bien parti pour s'amuser, alerte ! Toute la nuit, on est resté sur le qui-vive, et rien ne s'est passé.*

**Lettre, Lundi 10 juin 1918 :**

*Ma journée à Paris s'est très bien passée. Vers midi, la Grosse Bertha a tiré 3 ou 4 coups qui n'ont pas eu l'air de bien effrayer les passants, nombreux à ce moment. Le soir, j'ai pu aller voir les effets : quelques blessés et pas mal de dégâts matériels.*

**Lettre, Samedi 22 juin 1918 :**

*Au moment où vous recevrez cette lettre, je ne serai probablement plus au bataillon. Le général m'a désigné pour aller faire de l'Éducation Physique au Dépôt Divisionnaire (C.I.D.). C'est idiot : je ne sais pas du tout ce que je vais pouvoir faire comme cours ! Mais pas moyen de m'y soustraire. Je quitte le bataillon pour 3 mois, et je vous assure que ça m'ennuie. Laissons l'effet se faire (sans jeu de mots).*

**Lettre, Au front, dimanche 7 juillet 1918, 10h :**

*Thérèse m'avait demandé de lui indiquer les livres qui me paraîtraient intéressants. En voici un que j'ai lu hier et que j'ai trouvé tout à fait charmant : Little Dolly, par Eugène Jolliclerc (La Renaissance du Livre, 78 boulevard St-Michel, Paris). Si tu l'achètes, tu me donneras ton impression. Je te le répète, il m'a plu beaucoup ; c'est très gentil. Si Antoine voulait en avoir un à ses goûts (mais ça n'est pas pour Thérèse), Le Bandeau, de Félicien Champsaur.*

**Lettre, Mercredi 17 juillet 1918 :**

*Dimanche dernier, 14, journée insipide. On nous parlait, depuis quelques jours, de l'attaque en Champagne, et notre principal souci était d'avoir des nouvelles. Cela ne nous empêcha pas de boire dévotement le champagne que le Gouvernement nous alloue généreusement ce jour-là.*

**Lettre, Dimanche 25 août 1918 :**

*Aujourd'hui, je suis très sérieux et réfléchis à mon importance. Songez donc que j'ai l'âge d'être député ! .... Tu vois qu'il n'y a pas que toi de vieille, Thérèse ! Comme dernière folie, en souvenir de ma défunte jeunesse, tu embrasseras Pic (le chien d'Elie) sur le bout du museau.*

**Lettre, Mardi 10 septembre 1918 :**

*Ce matin, nous descendons des lignes où pendant 4 jours, je n'ai pas cessé de me battre. J'avais été rappelé au bataillon en vitesse avec 5 camarades dont à l'heure actuelle deux sont blessés et un tué. Je vous donnerai de longs détails dans ma prochaine lettre ; aujourd'hui, je suis bien fatigué et ne songe qu'à me reposer. Sachez simplement que après ces deux jours de combat, nous avons bien progressé, et que je suis sain et sauf ..... et proposé pour une citation.*

**Lettre, Au front, dimanche 10 novembre 1918 :**

*En ce moment, je suis dans la zone des fameux combats de 1917 et 1918, et les marches que nous faisons sont bien intéressantes, mais aussi bien attristantes. La guerre est finie ou presque, mais il est impossible ici de l'oublier. Nous avons trop le spectacle de ce que ces vaches ont fait et que nous n'avons pas pu leur rendre. Si on ne l'a pas vu, on ne peut pas savoir comment ils ont démoli un village .... et le reste. Nous en causerons plus tard, le soir, au coin du feu. Que c'est bon quand même de songer que c'est peut-être fini de se battre ! Je n'y croyais pas encore vous savez, et même maintenant, j'attends la nouvelle officielle pour me persuader que c'est fini d'entendre les obus et autres engins fort bruyants.*

*Passons, et parlons d'autre chose. Je vous ai parlé à ma dernière permission d'une citation à l'ordre de l'Armée. Elle est enfin arrivée. La voici, elle est assez élogieuse :*  
Officier d'une bravoure merveilleuse, d'un calme et d'un sang froid qui lui donnent un remarquable ascendant sur ses chasseurs. Energique, plein d'entrain. Le 7 septembre 1918, a conduit sa section à l'assaut des lignes ennemies avec un admirable courage. Les 8 et 9 septembre, a reçu les contre-attaques en chantant : On les aura, électrisant ses hommes par sa mâle énergie. A fauché les vagues d'assaut ennemies à 20 mètres de leurs lignes de départ et maintenu intégralement tous les gains réalisés du 6 au 9 septembre. A fait une quinzaine de prisonniers.

*Etes-vous content ? Je l'espère, mais quand même, pas de propagande ; c'est pour vous et non pour d'autres que je l'ai gagnée.*

**Lettre, Lundi 18 novembre 1918 :**

*Vous me parlez d'un arrosage phénoménal de l'armistice : eh bien ! Détrompez-vous, car si à l'intérieur il a été accueilli par des démonstrations de joie délirantes, chez nous (et c'est, je crois, dans toute l'Armée) la nouvelle a été accueillie avec un calme vraiment impressionnant. Je vous avais écrit la veille et vous disais que nous traversions un pays où il était impossible d'oublier la guerre : nous étions entre Saint-Quentin et Roye (une quarantaine de km au sud-est d'Amiens) ! ... et vraiment, il faut avoir vu une pareille dévastation pour y croire !*

*Le 11, vers 10h, c'est en traversant un de ces malheureux villages qu'un commandant d'Infanterie nous dit en passant : « L'armistice est signé ». La nouvelle a couru comme une traînée de poudre dans le bataillon. Quelques cris de : « Bravo ! Vive la France ! » ; un peu de brouhaha ; des conversations plus élevées pendant 10 minutes. Et c'est tout. A 11h, pendant la grande halte, la fanfare a joué la Sidi Brahim : pas un cri, rien. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas ressenti une joie violente : ça se lisait sur tous les visages, mais on songeait aussi à bien d'autres choses... Et puis, que voulez-vous ? Même maintenant, il me semble que je suis ici dans un cantonnement de repos pour quelques jours et qu'il va falloir remonter. L'habitude.....*

*Le 12 au soir, nous avons embarqué, et le 13 au matin, nous débarquions dans un patelin à 35km de Paris, où nous sommes encore pour quelques jours. On se repose, et on a des perms pour Panam, ce qui est appréciable. Mais, vous le voyez, nous n'aurons été à la joie nulle part. Notre pauvre Alsace est délivrée sans nous : peut-être irons-nous là-bas ensuite ?*

*Hier, j'étais à Paris avec le capitaine (Barbarin). Nous voulions assister à la manifestation. J'ai vu des centaines de mille de personnes, des drapeaux, et le soir, sur les boulevards, un raffut de tous les diables. Mais encore là, ce ne sont pas les poilus qui hurlaient. Non, eux étaient tranquilles et regardaient en riant. C'étaient (ceux qui criaient) des gosses de 18-19 ans et au-dessous, et des femmes. Ca ne fait rien, ça faisait du pétard ! Tout ça traînait des canons dans les rues, etc. A l'heure actuelle, on doit trouver des canons, des mitrailleuses, des avions boches qui se promènent dans toutes les rues de Paris. Je suis rentré ce matin, mais je vais y retourner bientôt, car hier, avec le pitaine, je n'ai pas pu m'amuser comme je l'aurais voulu, car il est sérieux. C'est embêtant !*

**Lettre, Mercredi 27 novembre 1918 :**

*Depuis hier 11h, nous sommes dans le cantonnement le plus chic que j'aie connu depuis la guerre : Clichy ! Je vous ai dit, je crois, dans une précédente lettre, que nous devions approcher de la capitale pour y rendre les honneurs aux souverains alliés : c'est fait, nous sommes arrivés, et le travail commence demain par une parade devant les Souverains Anglais. Ce sera peut-être fatigant, mais amusant aussi, car il y aura un bel enthousiasme et nous aurons notre part de succès. D'un autre côté, nous ne serons guère pris que par ces fêtes, et le reste du temps, liberté d'action. Aussi, vous pouvez croire que nous sommes tous heureux. Ici, dès hier, des personnes sont venues demander au capitaine commandant le bataillon que des fêtes soient organisées. Vous imaginez-vous ce que peuvent être des bals champêtres et des soirées récréatives au voisinage de Paris ? Ca va friser la folie, et ma foi, mieux vaut encore cela que l'Alsace ! ....., que nous aurons peut-être après. Hier, pendant la marche, nous avons défilé à Saint-Denis : fallait voir les poilus, s'ils marchaient crânement ! Et mon petit Chasseur par ici ; vive les Chasseurs par là ; les fleurs ; les bouteilles de vin ; et tout le tremblement. En un mot, le secteur est excellent, le moral encore meilleur.*

**Lettre, Mercredi 4 décembre 1918 :**

*J'attaque d'abord le gros morceau. Vous savez que nous sommes dans un pays où les trams et métro sont nombreux ; il y a aussi des taxis. Et ma foi, pour toutes nos courses, nous devons user de toute sorte de moyen de locomotion. Il en résulte des frais considérables dont mon porte-monnaie se ressent durement. Pour parer à tous événements, j'ai donc l'honneur de m'adresser à ma caissière en la priant de m'adresser par retour de courrier quelques 200fr afin qu'en.... et autres agapes, je puisse bien fêter l'armistice. La demande est-elle bien formulée ?*

*Maintenant, voulez-vous savoir ce que nous faisons ? C'est une suite de fêtes.*

**Lettre, Mercredi 1<sup>er</sup> janvier 1919 :**

*Nos marches continuent. Aujourd'hui, nous sommes restés dans un patelin bien démoli, où j'ai pu découvrir une pièce à peu près intacte et munie d'un poêle. Dehors, il fait un vent de tous les diables. Je me sens heureux d'être à l'abri. Quel changement avec les années passées ! Ca semble presque un rêve, et on s'y fait si facilement !*

**Lettre, Mardi 7 janvier 1919 :**

*Dans tous les patelins où nous passons, je m'amuse à causer avec les gens. C'est partout à peu près le même refrain : vexations, réquisitions, souffrances. Je pourrais vous raconter pas mal d'histoires en perm. Il n'en est pas moins vrai qu'on trouve dans presque tous ces pays des petits loupis de 1 ou 2 ans, aux cheveux blonds, et aux yeux très bleus... Quand on engage la conversation là-dessus, on vous cite des noms tout de suite, et il est pénible de songer que cela a très souvent été dû à la faim.....*